

Laure IZABEL

**Le fils de...
mon boss !**



 Collection One-Shot

**Le fils de...
mon boss !**

De Laure Izabel

- Nouvelle -



l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). « Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

©2014Les Editions Sharon Kena

www.leseditionssharonkena.com

ISBN : 978-2-36540-752-6

Avertissement :

Cette fiction est un écrit Boy's love : histoire érotique masculine. Certaines scènes décrites sont susceptibles de heurter le lecteur.

Encore une fin de journée à marquer d'une pierre blanche. Force est de constater que j'accumule les incidents en tous genres depuis des semaines : pneus crevés, pannes de voitures, retards de paiements, mobile HS... et j'en passe !

Les tracasseries de la vie courante semblent se liguer en armée déterminée à faire de mes jours un enfer.

Naïvement, je pensais que, dans moins d'une heure, je rentrerais enfin chez moi. J'en avais besoin.

Je traîne une migraine à me taper la tête contre les murs depuis ce matin, et les deux plaquettes de Doliprane 1000 avalées au cours des heures précédentes ne m'ont pas soulagé. À midi, je rêvais déjà d'un bain bouillant saturé de mousse odorante, d'un verre bien tassé et d'une soirée télé tranquille, isolé des tracas et du stress de mon boulot.

Le hic, c'est que mon divisionnaire n'a pas l'intention de me laisser me la couler douce aujourd'hui. Le commissaire ne cesse de hurler sa colère à l'autre bout du couloir.

Quoiqu'à l'entendre, il n'est pas sous le joug de l'exaspération mais esclave d'une crise d'hystérie carabinée !

Sa voix criarde ébranle l'immeuble, du rez-de-chaussée au troisième sous-sol, dans les cellules. Avec un peu de chance, ses vocalises délieront les langues des présumés coupables qui hantent nos murs.

Quoi qu'il en soit, entre deux rugissements, il trouve l'énergie de m'ordonner de le rejoindre dans son bureau, fissa. Il n'est pas dans mes habitudes d'obéir au doigt et à l'œil de ma hiérarchie ni à qui que ce soit d'autre. Pourtant, en cette fin d'après-midi, j'accours, pressentant qu'il en va de mon intérêt et qu'il vaut mieux ne pas envenimer l'état colérique de ma haute entité juridique. Dès le premier de ses cris, je me serais de toute façon plié en quatre pour éviter son courroux.

J'ignore après qui il râle, par contre je n'échangerais sa place pour rien au monde. Les beuglements éraillés de mon boss sont atroces. De quoi avouer le plus insignifiant des délits. Le type enfermé dans son bureau passe un sale quart d'heure !

Parvenu à hauteur de la porte estampillée « Commissaire Divisionnaire DARIOUS », je frappe énergiquement. Mes poings de boxeur amateur, trois fois de suite vice-champion poids moyen dans mon club, malmènent le bois sans retenue. Derrière, Darius aboie à s'en arracher les cordes vocales, et bien sûr celui-ci ne m'entend pas. Mon statut me le permettant, j'entre sans hésitation.

– Monsieur ! articulé-je avec déférence en entrant et refermant sur moi.

Le commissaire va et vient dans la pièce, agitant nerveusement ses bras dans tous les sens, sujet à une crise aiguë de rage. S'il persiste dans cette voie, fort à parier qu'il frôlera l'infarctus dans les minutes à venir.

Pour autant, m'apercevant sur le seuil, il se radoucit et gagne son siège. Son visage est écarlate, ses yeux exorbités, ses narines dilatées et le bord de ses paupières humides. L'irritation défigure ses traits joviaux. Il paraît s'être arraché les cheveux et respire difficilement.

Je ne l'ai jamais vu aussi furieux et emporté. Lui qui d'ordinaire est bon enfant, son irritation me

laisse perplexe.

Qu'est-ce... ou plutôt qui, à en juger par la présence de l'individu assis sur la chaise réservée aux prévenus, peut exhorter un homme conciliant à se mettre dans un tel état ?

Le Qui en question ne semble pas atteint par les remontrances. L'interpellé se vautre dans sa chaise, les jambes tendues et croisées, sans gêne. Si on lui en donnait la possibilité, il étalerait ses pieds sur le bureau, les doigts de pied en éventail !

Bien qu'il ne me donne que son dos en spectacle, je devine qu'il s'agit d'un jeune de moins de vingt ans. Sous son poncho zébré aux couleurs de la Jamaïque — bah voyons ! —, il brandit une carrure haute et des trapèzes avantageux. Dans l'ensemble, à ce qu'il m'est donné de voir, c'est une « belle plante », « un beau gosse » comme on dit. Le portrait typique de l'adonis rebelle et excentrique susceptible de réveiller des appétences de toutes natures.

Très à l'aise, l'inculpé ne tressaille pas, se fout du commissaire et de ce qu'on lui reproche comme de l'an quarante. Sa tête couverte d'un bonnet rasta multicolore et le reste de sa personne demeurent imperturbables. Rien n'ébranle ce petit fumiste.

Encore un foutu fumeur de H !

Selon mon expérience, ces mômes-là sont les pires de tous. Personne ne les émeut. Ils sont d'une indolence exemplaire, loin d'être cons et insuffisamment shootés pour être inconscients de leurs actes. Ce sont des malins, des petits plaisantins qui se croient tout permis, des renards qui ne s'ignorent pas, qui savent pertinemment ce qu'ils font et comment manipuler leur monde. On a... rectification : je n'ai qu'une envie lorsque je dois en auditionner un : lui carrer mon pied au derche pour lui ôter son air béat !

Face à « l'Inébranlable » — que j'aimerais bousculer d'un coup de tatane bien placée ! —, le commissaire jette l'éponge. À bout d'arguments et d'énergie, il capitule. Las, il s'affaisse dans son fauteuil ministériel, les bras ballants, et me commande de le relayer.

– Embarquez-moi cet... individu, Belgrade ! Je ne le supporte plus.

Même son irritation est retombée. Il a pris un sacré coup, le commissaire !

– Est-il placé en garde à vue, Monsieur ? hasardé-je, soupçonnant ma hiérarchie d'être incapable de statuer sur le sort de l'individu.

Décomposé, Darious me fixe un temps, semblant réfléchir intensément à ce qu'implique ma question anodine. Une ride énorme barre son front et trahit son désarroi. Mais pourquoi a-t-il l'air si désemparé ? Ça ne lui ressemble pas. Ce parasite n'est pas le premier ni le dernier, à nous en faire baver !

– Oui, finit-il par prononcer sans l'ombre d'un regret, après avoir lancé un regard noir envers

l'inculpé.

Soudain — allant jusqu'à me faire sursauter —, scandalisé, tel un ressort — je n'aurais jamais imaginé que ce corps nonchalant puisse être dynamique — le prévenu se lève avec vélocité et brutalité. Sa chaise valdingue en arrière et m'atterrit dans les tibias. Il est indigné et tombe de haut.

Reste que ce jeune fougueux montre des signes d'agressivité que je n'apprécie guère. Ici, on se tient à carreau. Il fait preuve d'une telle virulence qu'il me donne à penser qu'il va sauter au cou du commissaire ! Mes automatismes s'aguerrissent, je me prépare à fondre sur lui, la main plaquée sur la crosse de mon taser, prompt à l'immobiliser comme j'estime qu'il le mérite.

Je ne sais pas quelles sont tes intentions, mon bonhomme, mais je suis juste derrière toi, disposé à te contrecarrer !

C'est alors que l'impétueux ouvre la bouche. En une fraction de seconde, je comprends la raison de son emportement extrême et mes volontés d'immobilisation effectuent un virage à cent-quatre-vingts degrés. J'en reste baba !

– Putain Papa ! Tu m'charries là ? T'es pas sérieux ? Faut pas déconner, pas en garde à vue, merde ! Tu veux foutre ma vie en l'air, c'est ça ? T'es qu'un sale co...

Quasiment étalé sur la table de travail du commissaire, le... fiston ! — qui m'aurait aisément décroché la mâchoire d'un uppercut costaud — tente d'empoigner son paternel. Darius père fulmine, sa main flasque survole le bureau et assène un aller-retour au rejeton. Les deux gifles claquent en un écho monochrome : soit rouge sur les deux joues, avec empreintes des doigts de Papa en prime ! Le fils se raidit, paralysé dans son élan, médusé d'abord, puis honteux. Sa dernière baffé devait dater. Et puis, se prendre une torgnole par Papa à dix-huit piges, ça calme !

Abasourdi par la scène qui se joue sous mes yeux, je manque de m'étrangler et reste comme deux ronds de flans, au milieu de la pièce. Malgré tout, je retiens une envie de sourire qui me titille les lèvres. C'est une scène à laquelle on n'assiste que rarement.

Toujours est-il que je suis scotché. J'ignorais que le commissaire était père. Surtout géniteur d'un grand échalas au look grunge, au jean trop large et copieusement descendu sur les hanches, avec vue plongeante sur un boxer. Boxer qui lui sied à la perfection. Si d'aventure, son côté pile remplit aussi sensuellement son côté face, ça promet !

Hein... ! Non mais ça ne va pas mieux, moi !

Il n'y a pas que les baffes qui datent ! Mes dernières séances de psychanalyse semblent, elles aussi, remonter à belle lurette !

Certains spectacles de la vie courante ont tendance à me jouer des tours... pendables ! Cela va de soi. Comme chaque fois, le sermon maternel m'avertit que l'ignominie, l'abjection et la vilénie se lisent sur mon visage et dans mon regard libidineux. Comme chaque fois, la voix suraiguë et

disgracieuse de ma... mère psalmodie des prières dans mon esprit dérangé. Comme chaque fois, j'efface vite fait ces pensées insidieuses.

Mais, j'ai beau me contraindre à respecter les conseils de ma pieuse et vertueuse Mômman, négliger cette vue superbe n'est pas une sinécure. Je suis littéralement happé par la chute de reins du jeune Darious ! Les yeux grands ouverts, absorbés, les lignes râblées et mirifiques qui se dessinent sous l'élastomère ne cessent d'escamoter ma raison.

J'admire effrontément, un petit sourire pervers aux commissures, un galbe musculeux fascinant...

Je me méprise quand ces horribles pensées m'assaillent. Je me dégoute. Elles naissent toujours à un moment inopportun, contre mes facultés profondes. Si je pouvais me flageller quand cela se produit, je le ferais volontiers, et en place publique.

Si le père s'est habitué au style négligé de son fils, il s'acclimate aussi de ses plaintes agressives. D'ailleurs, il ne s'adresse plus qu'à moi, témoignant par là même du ras-le-bol que son fils lui inspire. En compagnie de la famille Darious, j'ai la détestable impression d'être au milieu de tirs croisés et utilisé afin de détourner l'attention de l'ennemi.

Or, une part de ma petite personne — pas la meilleure ! — n'a absolument aucune envie que l'on détourne son attention. Le petit cul ferme et remarquablement bien fait du fils Darious vaut le coup d'œil, et que l'on s'y attarde...

Allo, docteur, vous croyez que cela se soigne ?

Ces flashes ambigus avaient pourtant fini par se faire discrets depuis des années. Ils s'étaient endormis. Je croyais ne plus avoir à lutter contre. Alors pourquoi reviennent-ils en force tout à coup ? Vais-je devoir me plier, encore, aux exigences de la confession et du pardon ?

Heureusement, là où les cantiques de ma génitrice échouent, les aboiements de mon patron réussissent. Le divisionnaire se charge de me remettre les idées en place.

– Capitaine ? Capitaine Belgrade... c'est un ORDRE ! peste-t-il. Virez-moi cette raclure. Ce p'tit merdeux est un récidiviste. Plusieurs infractions et délits mineurs sont à mettre à son actif. Cette fois, il a été pris en flagrant délit de trafic de stupéfiants.

– Trafic de... !? T'es malade ! Je n'ai fait qu'en filer à des potes ! se défend maladroitement l'interpellé.

Je suis à la fois fasciné et médusé par ce grand blond à l'apparence nonchalante. Amusé aussi. Plus il se défend, ou croit se défendre, plus il se condamne.

– Moyennant finances, Ethan ! On appelle ça dealer... Allez sors ! Je ne veux plus te voir. Occupez-vous de lui, Belgrade. Moi, je n'en ai plus la force. Ce boulot de père me tuera ! Tu m'entends, Ethan ? Tu auras ma peau ! Ce que ta mère ne m'a pas volé, tu t'en charges ! ajoute le père

en pointant méchamment un doigt accusateur vers son fils.

Du haut de ses un mètre quatre-vingt-cinq, voire plus, — bien que trapu, je ne dois pas être beaucoup plus petit que lui —, Ethan n'en mène plus large. Son arrogance s'affaisse sous l'effet du coup de massue, tout comme ses épaules et son corps imposant. Son père lui a cloué le bec.

Je saisis le bellâtre par les bracelets et l'entraîne à ma suite. Ethan n'oppose aucune résistance, ne fait aucune histoire et m'emboite le pas. Dans l'embrasure de la porte, les épaules basses, le menton rentré et la voix chevrotante, il pivote et tente une dernière manœuvre repentante à l'adresse de son paternel.

– Papa ? Papa, s'te plaît...

Intransigeant, Papa se contente de parafer des documents sans porter le moindre intérêt à sa progéniture.

Je n'accepte que modérément la souffrance émotionnelle de ce fils qui vient de se faire jeter comme un mal propre. J'éprouve un léger pincement au cœur. Il a vraiment l'air dépité, ce gosse ! Un père peut-il être à ce point dur et intransigeant à l'égard de son fils ?

Vaincu, Darious junior réalise, trop tard malheureusement, que son avenir proche n'est plus aussi rose qu'il y a une heure, lorsqu'il jouait la carte du je-m'en-foutisme. Côte à côte dans le couloir qui nous guide vers mon bureau, je le dévisage discrètement.

Il est perdu, fixe un point vague à l'autre bout du couloir, et semble accablé par un monceau de questions. Malgré tout, le profil de son visage est d'une finesse envoûtante et ses traits angéliques. On lui donnerait le bon dieu sans confession. Une dread blonde, folle, dépasse de son bonnet, lui donnant un air négligé des plus charmants. Je ne me lasse pas de le contempler, de la tête aux pieds, appréciant inconsciemment l'aura dévastatrice qui émane de lui. Une mécanique suspecte remue, insidieuse, dans les profondeurs inexplorées de mon âme.

Je ne sais comment interpréter cette façon que j'ai de le déshabiller du regard, alors je me persuade que le flic succombe à un sentiment profond de compassion.

Reste qu'il flotte dans l'air, autour de nous, un petit rien que je ne peux identifier. Ça m'engourdit, nous enveloppe Ethan et moi, comme un brouillard fourbe, une atmosphère indéfinissable.

– Ça va aller ? m'inquiété-je sincèrement. En vérité, je cherche surtout à me soustraire aux bouleversements qui me déroutent.

Machinalement, je pose une main sur son épaule. Ethan, d'instinct, tourne la tête et me toise. J'en prends aussitôt pour mon grade. *La vache, quels yeux !*

Je n'ai jamais vu un regard comme le sien. Deux superbes billes grises, translucides et impénétrables, me contemplent, me jaugent, pleines de larmes et de regret... mais également d'éclairs

indéfinissables. Leur tristesse me transperce, voire déboussole le dur à cuir que je suis censé être.

Le cheveu ras, le teint hâlé, un visage carré, une carrure avantageuse, j'ai tout du GI en puissance. Il en faut d'ordinaire beaucoup pour me secouer. Miré par de tels yeux, mon cœur s'électrise. Ce gamin me touche d'une manière étrange ! Réalisant que je lui porte un intérêt assimilé à de l'attention, Ethan ose me parler.

– Ça craint pour mon matricule, hein ?

Il ouvre à peine la bouche. Sa voix s'éteint, en rythme avec son moral.

– J'en ai peur ! Du moins si le commissaire va au fond des choses.

– J'peux lui faire confiance sur ce coup...

– Vous le connaissez mieux que moi. C'est votre père.

– Faut croire que non ! Vous seriez mon père vous me colleriez en garde à vue, vous ?

– Heu... ?!

Je hausse bêtement les épaules, incapable de lui répondre. Avant tout parce que j'ignore ce qu'être père implique. De plus, bien que je ne puisse le définir, ce que je ressens dans l'état actuel ne correspond en rien à du paternalisme ! Par égard pour mon éducation, je m'abstiendrai de polémiquer sur le sentiment qui me tenaille.

– Ouais ! Qui voudrait d'un sale petit pourri pour fils ? reprend Ethan, acerbe, devant mon mutisme.

– Il ne tient qu'à toi... vous, corrigé-je en secouant la tête... de changer.

– Pas de lézard, je n'ai rien contre le tutoiement. Surtout prononcé si... onctueusement ! déclame-t-il, un sourire caressant au coin des lèvres.

Hein !

– Que... Si comment ? rétorqué-je, médusé, avant de tenter de me défendre. Je n'ai jamais...

Soudain, je me tais, flairant qu'il vaut mieux éviter de rentrer dans le jeu de ce fieffé perturbateur.

Mais, derrière la façade austère que je m'efforce d'afficher, je suis mal à l'aise. S'il voulait me clouer le bec, il y était parvenu. Je tente néanmoins de faire bonne figure.

Le jeune Darious me prêterait-il des intentions fausses, ou tenterait-il de m'amadouer, ou bien encore de me choquer ? Qu'importe !

Ethan semble capable — mon instinct de policier me le souffle — de jouer avec les émotions et les sentiments de façon exemplaire. Il avait déjà fait ses preuves en compagnie de son père. Cet olibrius est un comédien né. Je dois m'en méfier et le fuir...

– Ok, il n'y a aucun doute, il faut vraiment que tu changes, toi ! Remise en question, ça te parle ? ! conclus-je dédaigneux et saisissant que je lui tends une perche.

Car au lieu de le déjouer... je le tutoie !

Pour être franc, honnête avec moi-même, autant dire les choses telles qu'elles sont : je tends à me rapprocher de lui ! Instinctivement, bien sûr. La question à un million est : qui est à l'origine de cette influence ? Moi, qui baisserais donc ma garde de façon tout à fait impulsive ? Ou le jeune Darious ? Qui aurait ainsi tendance à me manœuvrer à sa guise, alors que je ne le côtoie que depuis peu ?!

Un Homme quel qu'il soit peut-il avoir autant de portée sur un autre, sans que ce dernier ne parvienne à se libérer ? À l'évidence, oui. Ma relation avec ma mère en était la preuve.

Enfin parvenus dans mon antre, protégé par mon bureau, un sentiment de soulagement m'engourdit. La proximité d'Ethan ne jouant pas en ma faveur, le tenir à distance à l'aide d'un meuble et dans une pièce propre à rendre la justice à un côté rassurant. J'ai le sentiment de maîtriser enfin la situation.

– Allez, entre et assieds-toi, ordonné-je péremptoire, voulant renouer avec un ton adéquat et une conduite appropriée.

Ethan obtempère sans broncher, puis lève ses poignets ferrés devant son visage dans l'espoir que j'allège ses chaînes, une grimace complice aux commissures.

– Pas question ! Vu la vitesse avec laquelle tu prévoyais de te jeter sur ton père tout à l'heure... ne m'en veux pas, mais je préfère te savoir enchaîné.

– J'te fais peur, c'est ça ? T'as raison... méfie-toi !

– VOUS, s'il te plait ! protesté-je, outré. En ce qui te concerne, c'est de rigueur.

– VOUS, répète Ethan avec malignité... avez raison, restez sur vos gardes.

Ses yeux perçants m'envoient des signaux implicites. Ses lèvres esquissent un demi-sourire.

– Me jeter sur vous... mmh !

C'est quoi ça ? D'où sors-tu cette mimique, toi ?

Pour un peu, il se lécherait les babines ! Décontenancé, je passe mes mains dans mes cheveux et secoue la tête. Que suis-je supposé répondre à ce genre de niaiseries ? Quelle attitude conserver ?

Ah, Ethan Ethan ! À quoi tu joues ?

Parce que je ne suis pas né de la dernière pluie, j'en suis tout de même à trois ans de la quarantaine, et que, de par mon métier, les extravagances des prévenus me sont familières, je m'en sors par une pirouette habile. L'officier de la police judiciaire est de retour. Il était temps ! Quoique, face à Ethan, je suis en droit de me demander si flic il n'y a jamais eu ?

– Mariner en cellule te fera effectivement du bien. Quelques heures à l'ombre devraient te calmer.

On ne peut plus clair. C'est en général le genre de petites phrases qui modèrent un tempérament.

De fait, Ethan se renfrogne. Ses sous-entendus inadéquats disparaissent. Ses traits cessent leurs petits jeux charmeurs.

Belgrade 1/Ethan 0.

Je fais mouche. Le terme « Cellule » prononcé de manière rude le remet dans des dispositions propices à la situation. *Grand bien lui fasse !* Je commence à en avoir assez de ses suggestions licencieuses.

Afin de légitimer mon rôle et de remettre en place le gamin une fois pour toutes, je décide d'enfoncer le clou.

C'est surtout pour moi le seul moyen de m'ériger une barrière émotionnelle protectrice ; je me sens étrange, indécis, fébrile... Ces sensations sont si tenaces que je finis par ne plus oser regarder Ethan dans les yeux, son regard m'émeut.

– Ethan ! On ne plaisante plus maintenant. Tu as dix-huit ans passés et tu n'es plus un enfant. Enfin, quoi, tu es majeur ! As-tu seulement conscience que tu risques de un à dix ans de prison... 75 000 euros d'amende... pour quelques grammes de cana' ?!

J'y vais peut-être un peu fort ? ! Mais il l'a cherché.

Effaré par les sentences énoncées, Ethan se décompose au fil de mon laïus. Ses joues perdent de la couleur et le bleu intemporel de ses yeux vire au gris morose. Dans l'ensemble, si je m'en réfère à sa déroute, mes dires ont l'impact escompté.

Il y a néanmoins un petit rien que je ne prévoyais pas : ma réaction ! J'en prends moi aussi pour mon grade. La mine défaite du fils de mon patron me broie le cœur. Je me sens oppressé, mes mains pâtissent de fourmillements non désagréables, tandis que les petits cheveux de ma nuque se hérissent, comme sous l'effet d'un courant d'air surnaturel. J'accumule un nombre impressionnant de sensations stupéfiantes, des perceptions qui me poussent à regretter amèrement mes paroles, et à me poser un certain nombre de questions !

Des interrogations que je scelle sous une couche épaisse de béton, fermement décidé à les ignorer.

D'accord, je suis peut-être un peu fleur bleue sur cette audition ! Je me sens probablement plus ou

moins proche de ce grand énergumène : Ethan est quand même le fils de mon boss, ce n'est pas rien, et peut créer des liens.

Oui, mais voilà, moi, je suis Capitaine, un officier, et de la PJ. Je suis supposé respecter la bannière tricolore qu'affiche ma carte officielle. Rendre la justice, sauver la veuve et l'orphelin...

Il faut que je me ressaisisse, il en va du droit et de la justice. Il en va de ma santé mentale. Et de mon budget. Les séances de psychanalyse ne sont pas remboursées par la sécu'.

Néanmoins, durant deux minutes, après m'être immergé dangereusement dans son regard gris maussade, l'idée saugrenue de donner ma démission m'effleure l'esprit. Pourquoi ?

Pour te sentir libre vis-à-vis du gamin... et de son père ! claironne la petite voix dans ma tête. Naturellement, je ne prends aucune des deux en considération. Ni la démission ni la petite voix insidieuse. Elle me gonfle la petite voix ! Il faut sans cesse qu'elle trouve réponse à tout.

Autorité, professionnalisme et sérieux doivent impérativement demeurer mon étendard, mon seul et unique but, mon intérêt premier et principal...

De plus, je ne suis pas là pour m'apitoyer sur le sort d'un jeune imbécile. Même si celui-ci a un visage d'ange, un fessier appétissant, des yeux splendides... une anatomie sujette à damnation, sans omettre une tessiture de voix roucouillante... !

Aaaah ! Sors de ma tête !

Taire le malaise qui malmène ma cage thoracique me serait tout autant souhaitable. Ce n'est pas à proprement parler une souffrance, mais plutôt une sourde et latente sensation de froid, et de... tiraillements euphorisants. Cet étrange engourdissement débute niché au cœur de mon estomac, remonte le long de mes côtes et tapit mon organisme jusqu'au plexus. J'ai l'impression... d'irradier ! D'être le sujet d'étude d'un fou qui m'injecterait des doses d'azote grisantes en intraveineuses.

– J'ai grave déconné, hein !

La voix d'Ethan me parvient lointaine tant j'étais parti... ailleurs. C'est une voix fluette, timide, un filet de voix qui réclame du réconfort. Il peine à assimiler ce qui lui arrive. Le croire semble au-dessus de ses forces. Ou bien il joue parfaitement les ignorants ? Je n'en sais rien, et ne suis pas disposé à le vérifier.

Il me faut être honnête, en ce qui concerne Ethan Darious, je deviens hésitant sur tout. Plus notre tête-à-tête dure, plus je me mets en porte à faux... en danger !

Mais en danger de quoi ?

– C'est le moins que l'on puisse dire ! poursuis-je en conservant une approche officielle très relative.

– Tout ce merdier pour cinq cents euros de chichon...

– Combien ?

Ma bouche s'ouvre, puis se referme, sans ajouter une parole. Ethan est déconcertant. Par contre, je siffle mon admiration, son culot, et ce que cette somme représente en quantité de stupéfiants.

– Quoi ! C'n'est pas si terrible. Rien qu'un p'tit cent par personne... complète-t-il, comme si la chose était naturelle et ridicule. C'est vrai, quoi de plus banal que de se partager entre potes cinq cents misérables grammes de chite ?

– Tu devrais la mettre en veilleuse, Ethan ! Tu t'enfonces.

– Merci du conseil, LOUKA ! prononce-t-il, un sourire ravageur au coin des lèvres, tout en insistant sur mon prénom.

Parfois, dans la vie, l'on voit rouge. À cette seconde, je vois rouge, vermillon, écarlate... Le matador a trop asticoté le taureau !

D'un geste de recul, je me redresse dans mon siège, le sourcil froncé et l'œil mauvais. Comment connaît-il mon prénom, et de quel droit l'utilise-t-il ? Mais pour qui se prend cet énergumène ?

Il est des attitudes désinvoltes qu'un policier ne peut tolérer. La sienne en est une. Qu'il soit fils de Roi, du Pape ou de Commissaire divisionnaire ne lui donne pas l'autorisation de m'appeler par mon petit nom. Et qu'il soit susurré par des lèvres généreuses et une voix torride ne change rien à la donne.

Il faut que ce jeu cesse. Je dois lui montrer qui est le patron, une fois pour toutes. Ni une ni deux, je lève le ton et m'emporte.

– On va jouer cartes sur table tous les deux. Je ne suis pas ton pote, ni ton père... mais un officier de la PJ. Autrement dit, pour l'heure, ton pire cauchemar ! Il n'y aura aucun deal entre nous, et ne crois pas que tes frasques te mèneront bien loin. Tu auras beau faire preuve d'imagination pour m'intimider, ou du moins m'offusquer, me choquer... me draguer ! Comme tu le sens, je te laisse le choix du vocabulaire. Sache que ça ne prendra pas. J'en ai vu et entendu d'autres, figure-toi ! On m'a confié un boulot : te mettre en garde à vue... Point. Ceci étant dit, signe ici, et... ici...

Énervé, je discours sans prendre une inspiration. Enfin, je conclus d'un ton sec et sans appel :

– Monsieur Ethan DARIOUS, à dater de cet instant vous êtes officiellement placé en garde à vue.

Et je lui glisse son procès-verbal d'un air résolu.

Fort de mes intentions, je suis intimement persuadé d'avoir été concluant. En fixant Ethan, un éclair d'autoritarisme dans les mirettes, je crois l'espace d'un instant que nous nous sommes compris.

Quelle erreur !

Lorsque ma paume place le document sous son nez, il projette son buste en avant, vers le bureau, et s'empresse d'emprisonner ma main sous la sienne. Je n'ai même pas le temps de lâcher le document.

Qu'est-ce que... ?

Je me liquéfie, avant d'oser déglutir, mais demeure pétrifié, sa main sur la mienne.

Sa peau est chaude, douce. Ses doigts, d'une finesse irréaliste. Il a les mains d'un artiste, ceux d'un pianiste... Comme il serait doux de composer un duo à quatre mains pour le plaisir d'effleurer ces doigts longilignes ! *C'est quoi, ce délire ?!* Je ne parviens pas à détacher mon regard de cette main. Sa main, délicate et électrisante. L'acte sensoriel me prend au dépourvu. J'ai un mal fou à respirer. Je suis tétanisé, absorbé par la pâleur délectable de cette entreprenante. La peau d'Ethan sur la mienne me galvanise. C'est insensé !

Quels sont ces sentiments puissants et déroutants qui m'accaparent ? N'ai-je jamais ressenti une telle agitation ? Tout en moi hurle !

Je t'en conjure, Ethan... arrête !

Non ! Pas çaaa...

Son pouce entreprend tendrement de caresser mes phalanges, le dessus de ma main, mes doigts, les uns après les autres, en exerçant de sensuels et fugaces gestes circulaires. Je frémis, les poils de mes bras se hérissent et la sensation de froid engourdit ma nuque de plus belle. Je me contrains à cacher cette révolution émotionnelle. Mes sens désirent qu'il continue, ma raison, qu'il stoppe sur-le-champ son exquise torture. Je nage en pleine confusion. Ce gosse m'ébranle au plus haut point.

Je suis stupide, ce que j'éprouve est absurde. Face à lui, je perds mes moyens et me comporte comme une midinette !

Bien sûr, j'évite de croiser le regard impudique qu'Ethan pèse sur moi. Je ne l'aurais pas toléré et aurais... succombé... davantage !?

Après ce qui me paraît durer une éternité, paradoxalement courte, je retire ma main sèchement, sans un mot, sans une attention envers le brasier équivoque qui me fusille. Offusqué, non ! Gêné et criard, j'interpelle un collègue.

Il faut qu'Ethan sorte de la pièce.

Et c'est urgent.

C'est un impératif, mon âme en dépend. Tout comme c'est préférable pour Ethan lui-même, car des images incongrues s'invitent dans mon esprit. Des idées que ma pieuse Maman aurait récurées à

grands jets d'eau bénite. D'ailleurs, la harpie récidive : ma défunte mère frôle la névrose dans les tréfonds de mon crâne assailli de représentations indécentes. Dès que la situation m'échappe, la vieille fait preuve de virulence et d'une verve choquante. Bien que trépassée, elle ne m'épargne rien. Mon cerveau demeure sa salle de jeu privilégiée.

Exaspéré par mon rejet, lorsque l'agent en uniforme déboule, Ethan empoigne le premier stylo qui traîne sur mon bureau, signe le PV et m'envoie méchamment le Bic à la figure. Par chance, j'esquive la mine de justesse, mais non le stylo bille qui me claque l'arête du nez. Malgré tout, je ne tique pas. D'une, je suis incapable de prononcer une syllabe. De deux, je suis inapte à réagir, quelle que soit la réaction ! De trois, au fond de moi, je sais que, quoi que fasse Darious junior, je le lui pardonnerai.

Ethan sort enfin, hautain, tout en nerfs, sans attendre que le garde ne l'arrête. Il est furieux et vexé, car, semble-t-il, d'ordinaire on se plie à ses désirs. Il ne supporte que modérément le refus.

Mais, bien mal m'en a pris ! Je préjugeais que son départ et son absence me seraient bénéfiques, que je respirerais mieux. Je me leurrais. Il est vrai que c'est un état qui me colle au corps en ce moment. Me tromper sur tout est désormais une seconde nature.

Pour faire court, je ne suis plus sûr de rien, n'ai plus confiance en moi et me remets en question sans cesse, en particulier émotionnellement... non, sentimentalement.

La porte close, seul, je regrette le regard décoloré d'Ethan, sa démarche molle et chaloupée, ses débordements, le contact de sa peau sur la mienne ! Sa quintessence exotique embaume toujours les lieux, réveille les délicieux touchers de sa main et des sensations perturbantes qui me consomment. De fait, je suis de nouveau sous l'emprise de frissons indéfinissables. *Aaaah ! Mais c'est pas vrai !*

Je voudrais hurler, courir dans la rue et crier mon exaspération à qui voudrait l'entendre. Par défaut, hagard, je reste planté derrière mon bureau à me maudire. Inlassablement, je ressasse ce qui vient de se passer, revis mes réactions — mon manque de réaction — mon état catatonique en présence d'Ethan...

Quand je réalise que tout ce cirque ne me mènera nulle part, la frustration me gagne. Horripilé par ma propre conduite, mes poings frappent la table d'un coup rageur et je me convaincs que dorénavant ces émotions paralysantes cesseront.

J'en arrive à un point tel que je finis par me... dégouter ! Je me vois identique au mioche que j'étais. Tout à fait tel que ma mère me voyait : immonde, vicieux, pervers et indigne de l'éducation qu'il avait reçue. Une abomination bonne à brûler... ou à gazer !

Pardonnez-moi, mon Dieu... Pardonne-moi, Maman, parce que j'ai péché... !

Une heure en compagnie d'Ethan et mes anciens sentiments cauchemardesques resurgissent. Je suis redevenu ce mec pitoyable, alors que j'étais enfin parvenu à vivre normalement, dans la norme établie par les bien-pensants et par ma mère. La maudite !

Bien entendu, je vis caché. Certains diraient que je me mens. Car je me complais à exister dissimulé derrière l'affection des femmes, et derrière les apparences. L'amour que mes compagnes me distillent et mes inclinations à leurs égards sont un paravent construit par des années de conditionnement affectif douloureux : « Ah chère mère, que n'aurais-je été sans tes bons soins attentifs !? »

Pauvre vieille ! Elle s'était donné tant de mal pour parfaire l'éducation de son fils. Tout au long de sa vie, elle me modela afin de me rendre présentable, afin que je me fonde dans le catalogue des bonnes personnes, celui-là même qui ne tolère aucun vice, tare, extravagance, déviance...

Par la porte de ma chambre entrouverte — je devais être âgé de treize ans ? —, elle avait découvert malencontreusement l'infamie dont j'étais la victime. Elle s'était instantanément liquéfiée en me voyant et avait poussé un hurlement d'horreur. J'avais une main entre mes cuisses, les draps remontés sur les genoux, une revue de mecs nus dans ma main visible... Le déshonneur s'était alors abattu sur elle : pauvre brebis fervente catholique pratiquante ! Elle apprenait que sa chair était LE blasphème inexcusable, infâme, à purger à grands coups de prières, de confessions et d'eau purificatrice. Et pourquoi pas, si cela lui avait été possible, en séances d'exorcismes curatifs. Elle avait parfaitement réussi ma réorientation. Elle m'avait lessivé, blanchi, purgé, lavé de toute dépravation.

Bien malgré lui, Ethan me renvoie le lessivage conformiste de ma génitrice en pleine figure. Mes émotions sont lavées à sec. Ce qui était, jusqu'alors, mon identité, et ce qui déterminait ma personnalité, mes idées et sentiments profonds et personnels, mon corps et âme, souffrent en silence.

Sale petit merdeux ! Qu'est-ce que tu me fais ?

Tant bien que mal, je me ressaisis. Je n'ai guère le choix. Mes troubles tendancieux sont proscrits, bannis depuis belle lurette, et ils le resteront.

Pour ce faire, pour m'épargner, je ne vois d'autre stratagème que celui de me persuader que le fils du commissaire n'est qu'un joueur, un superbe démon qui n'a de cesse que de m'amadouer par la plus vile des façons afin d'éviter le pire. Son jeu subtil de sous-entendus ne fonctionnera plus sur moi, qu'il se le tienne pour dit ! Ethan devra user de meilleures stratégies pour me mettre dans sa poche... *ou dans son lit !?*

NOOON ! Je m'entends hurler comme un damné. Je suis glacé par ce qui vient de me traverser l'esprit. Je nage en plein cauchemar !

Fou de rage, j'enferme ma tête dans mes mains et me frappe le dessus du crâne. En général ça me soulage.

Non, non et non ! Ce n'est pas possible. Je vais devenir dingue !

Les minutes passent. Le silence qui règne m'aide à me calmer. Je me répète inlassablement ce que je pense être la base des troubles qui me rendent nerveux : Ethan ne fait que jouer avec mes émotions,

Ethan est un manipulateur, Ethan est un fourbe, un tricheur...

Réconforté par mon analyse, rasséréné, je suis disposé à rejoindre mon douillet domicile. Chez moi, je serai à l'abri de tout égarement, qu'il soit charmant, sensuel, physique ou psychologique.

Pourtant, inconsciemment, mes doigts effleurent la peau de ma main qui conserve les stigmates de la récente cajolerie d'Ethan !

Au dernier moment, le manteau sur les épaules, Darious père passe me voir en coup de vent alors que je me dirige vers la sortie, prompt à claquer la porte jusqu'au lendemain.

Tous les deux, grands bonshommes aux muscles longs, le cheveu court, grisonnant pour l'un et brun brûlé pour l'autre, nous retrouvons face à face, un air déconfit marquant nos figures. Nous subissons les aléas de la journée, il n'y a pas d'autre mot. Ceux-ci nous laissent un goût amer, mais nous ne pouvons en discuter. Malgré tout, je devine que mon patron porte un poids affectif sur le cœur et qu'il désire m'en faire part.

– Vous étiez sur le point de partir, capitaine ? questionne le commissaire par pure forme.

– J'ai bien cinq minutes... assuré-je, conciliant, sachant pertinemment que les cinq minutes seront des heures lorsqu'il en aura terminé.

– J'ai un service à vous demander ?

Bingo !

Résigné, je regagne mon siège, ôte mon blouson de cuir, le pose sur le dossier et invite ma hiérarchie à prendre place. Le divisionnaire, l'homme, le père, s'affaisse dans la chaise placée à l'opposé de la mienne. La chaise où Ethan se tenait il y a peu...

Le commissaire vient de prendre dix ans. De vilains cernes le défigurent, sa bouche mime une grimace hideuse dans laquelle la colère et le désespoir s'allient en un obstacle insurmontable. Ses cheveux paraissent plus gris que le matin.

Il inspire profondément, comme si ce qu'il s'apprête à me demander était de l'ordre du secret défense, et en vient au fait.

– Cap... Louka ? hésite-t-il.

J'exprime mon accord d'un signe de tête. Après le fils, au tour du père de s'autoriser des familiarités. Je n'en suis plus à quelques extravagances supplémentaires...

– Je sais que ce serait abuser de votre temps et hors de votre rôle... mais, et c'est le père qui vous le demande, pourriez-vous vous occuper de... de mon andouille de fils cette nuit ? Le savoir en cellule me rend malade. J'ai bien pensé le sortir de là, revenir sur ma décision...

– Surtout pas ! l’interrompis-je sèchement. Il gagnerait. N’allez pas jusqu’au bout de la procédure, mais laissez-le mariner dans son jus quelques heures. Croyez-moi, il en a besoin !

Le commissaire me sourit. Ravi que je sois de son côté.

– Vous feriez un père génial.

Je souris à mon tour.

– Vous savez, je n’y arrive plus avec lui. Je ne vois aucune solution. Bordel, il n’a plus quinze ans ! Quand je pense qu’il est en deuxième année de droit.

Je manque de m’étrangler. Étudier le droit, et se tenir sur le banc des accusés ? ! C’est un comble ! Si Ethan essaye de s’immerger au cœur des rouages de la justice, il y parvient.

– Ça lui passera... et ne vous inquiétez pas, je vais rester pour la nuit. J’irai le voir de temps en temps.

Je ressens aussitôt le soulagement qu’éprouve le commissaire. Le père se dégonfle littéralement, se détend. Mes bonnes grâces lui ôtent un poids énorme et le ravivent.

Ma montre affiche vingt heures, et l’on me catapulte nounou ! Autant faire contre mauvaise fortune bon cœur. Mon fauteuil et moi, c’est une histoire de longue date. Une aubaine pour la paperasse en retard. Un drame pour mes nerfs.

Vers minuit, tandis que je somnole la tête enfouie dans mes bras, affalé sur ma table de travail, battu par la montagne de dossiers revus et corrigés, on frappe énergiquement à ma porte. « Capitaine ? Capitaine Belgrade ? » Un collègue en uniforme s’impatiente. Sa voix angoissée et ses coups agités ne présagent rien de bon.

Viscéralement, l’image du visage cyanosé du fils de mon patron imprègne mon esprit endormi et me liquéfie, avant de me donner des ailes. Je me raidis, me lève, envoie valser chaise, papiers, stylos, blouson et tout ce qui se trouve à ma portée et sur mon chemin, puis me précipite sur la porte et dans le couloir.

– Qu’est-ce qui se passe ? hurlé-je, paniqué, ma voix montant étrangement dans les aigus.

– Vous devriez descendre, capitaine ! Le gamin... il ne va pas bien...

Il ne va pas bien ! Ça signifie quoi cette expression ?

Je n’attends pas qu’il me donne des détails. À « gamin », je dévalais déjà quatre à quatre les

marches menant aux cellules.

Je suis livide, trempé d'une sueur glaciale. La gomme des semelles de mes Adidas couine à chacune de mes foulées. Je ne cours pas, je vole. Tant et si bien que j'oublie de respirer et suis surpris par un point de côté. Que peut avoir, ou avoir fait ce p'tit con ? Le père, mon boss, me l'a confié. Merde, je suis responsable du même ! Une ridicule poignée d'heures après son départ et voilà qu'Ethan m'en fait à nouveau voir de toutes les couleurs.

Je survole les blocs cellulaires vides ou sans intérêt, puis, essoufflé, je parviens dans le hall où Ethan est incarcéré.

Un troupeau d'agents s'agglutine à la paroi de verre sécurit qui donne sur l'intérieur de sa geôle. La plupart d'entre eux sont accroupis, les paumes plaquées contre le verre. La porte est ouverte et un policier se tient dans l'entrebâillement. Leurs voix étouffées me parviennent aux oreilles. Elles forment un amalgame de timbres masculins bienveillants et réconfortants. Aucun de mes hommes n'est sur la défensive. Aucun ne placarde un air dramatique.

Je respire mieux et les rejoins.

Ethan est recroquevillé sur lui-même, adossé à l'un des murs de sa cellule. Accroupi, son beau visage dissimulé dans ses genoux et ses bras, il se balance d'avant en arrière avec la vigueur monotone d'un métronome. Il est brisé, son corps secoué de longs sanglots que tous nous écoutons. Il est ce qu'il est : un enfant.

J'avale un trop-plein de salive et retiens mes larmes. L'émotion de ce gosse déteint sur moi. Ce qui fait souffrir Ethan me fait souffrir ! ? Le voir là, démuné, à vif, sans tricherie... le rend fragile et attirant. Non. Attachant. N'y tenant plus, parce que le flic que je suis se sent coupable de l'état dans lequel Ethan se trouve, et parce qu'il m'émeut au-delà du possible, je me faufile entre mes collègues et me dirige vers lui. Autant dire que je vole littéralement à son secours.

Les adjoints s'éclipsent. Ils ont l'intelligence d'aller voir ailleurs, présumant sûrement que je suis le mieux placé pour intervenir auprès du fils du patron. En l'absence de leurs regards curieux, j'ose m'aventurer plus avant. Une sorte de courage me ragaille. Doucement, oubliant ma brusquerie naturelle, je me place à sa hauteur.

– Ethan ? Ethan, regarde-moi, s'il te plaît !

Ma voix exprime à elle seule toute la clémence que mon cœur contient. Mais, malgré ma sympathie, Ethan ne réagit pas. Il est à bout de nerfs.

Alors je m'accroupis devant lui et pose une main réconfortante sur son bonnet de laine. Elle tressaute à chacun de ses sanglots.

Tout juste en contact avec Darius junior, mon palpitant se serre dans ma poitrine, battant des records de pulsations. Puis, la lancinante douleur de mon abdomen ressuscite... je la mets de côté.

– Ethan, arrête, calme-toi ! Allez, redresse la tête et regarde-moi ! Le supplié-je presque.

Constatant que mes mots ne suffisent plus à le rassurer, je prends sur moi, oublie le tsunami qui me secoue et enserme ses joues, les mains en coupe autour de son visage. Je maintiens littéralement son merveilleux portrait d'homme enfant entre mes paluches calleuses ! Ce simple geste fraternel, ce second attouchement m'euphorise. *Mon Dieu, sortez-moi de ce délectable enfer !*

Feignant un self-control digne d'un grand mystificateur, négligeant le sang qui bout dans toutes les parties de mon corps, et mes jambes qui malgré moi flageolent, j'incite Ethan à relever la tête. Sa peau est humide et rugueuse, une barbe naissante marque ses exquises fossettes...

Si je m'écoute je me damne, si je lutte je me condamne ! Ce capharnaüm d'émotions troublantes me perturbe.

Forcé de soutenir son regard, Ethan plonge ses magnifiques yeux impénétrables, rougis et gonflés, dans les miens. Le piège ! Je prends de nouveau plaisir à m'immerger dans les profondeurs de ce gris bouleversant, et m'y noie un instant, prenant conscience que je vis là quelque chose que l'on m'a volé, il y a longtemps, et que je m'interdis aujourd'hui. Un courant d'air frais irradie mes muscles, je frissonne. J'ai le sentiment de me... consumer !

Ethan ressemble à un chien battu, à un enfant perdu. Je lis son appel au secours déchirant dans ses prunelles terrifiées. Oui, Ethan m'appelle, me demande silencieusement, au travers d'un regard appuyé, de l'aide. La mine accablée de Darious et ses traits paniqués sont un déchirement.

Toutefois, ce qui me ravage le cœur est que je réalise que je comprends Ethan sans que ce dernier ait à ouvrir la bouche ! Je suis connecté à ce qui émane de sa personne et de son âme, de ses chairs... de son cœur ? ! Comme si, ici, dans ce cube de quelques mètres carrés, nous ne faisons qu'un ! Une sourde angoisse naît au fond de moi ; jamais je n'aurais cru me sentir aussi proche de quelqu'un, au point de ressentir cette proximité comme une évidence !

Ethan me trouble tant. *Qui es-tu ? Qu'est-ce que te me fais ?*

Ethan essaye de parler. Ses mots se confondent en un flot de pleurs et de petits rires nerveux. Instantanément, face à cette maladresse émotive, je souris. Abaissant un peu plus, sans le prévoir, mes barrières.

Tout à coup, le gamin ôte vivement son bonnet, et plaque son front sur ma poitrine large avec un naturel déconcertant. Je vibre instantanément. Mes pectoraux se contractent et ma respiration s'accélère. Je bouillonne, et les effluves du parfum d'Ethan m'entêtent.

Tétanisé par sa ferveur soudaine, je happe une profonde goulée d'air par crainte de ne plus jamais parvenir à respirer normalement. En vérité, j'ai peur. Peur que ma raison ne le repousse ; j'aime qu'Ethan se languisse contre moi !

Toujours sans que nous ayons à nous dire un mot, je m'assieds en tailleur, enlève une de mes mains

de sa joue juvénile et mêle mes doigts dans les dreads échevelées. J'aurais juré qu'une telle coupe serait rêche. Mais non. Ses cheveux sont souples, soyeux, lumineux et embaument le shampoing, et... l'Ethan ! Son odeur corporelle m'encense.

Si proche de lui, mes sens s'enflamment pour de bon. Des frissons remontent le long de ma colonne et envahissent ma nuque. Mon pubis s'extasie pudiquement. *Non, non... pas... pas ça !*

Mais mon corps ne m'écoute plus. Sentant mon membre regimber entre mes cuisses, je me concentre pour le reléguer à une vulgaire réaction chimique sans conséquence. Tout au moins, je tente de me faire obéir et resserre les jambes. Seulement, les muscles de mes cuisses durcissent et mon sexe s'affole.

Pris de panique, je prie. Je supplie qu'Ethan, ma mère ou quiconque ne perçoivent rien de ce qui naît sous le tissu tendu de mon pantalon... Surtout pas Ethan ! J'en mourrais de honte.

Ethan m'a jeté un sort. Voilà la vérité. Ce gosse est le diable, un succube ! Je ne me sens pas la force de lutter contre lui. Au fond de mon cœur, inconsciemment, le combat est déjà gagné... je l'ai perdu !

Heureusement, je suis mauvais joueur. Je m'efforce donc de garder les pieds sur terre et de contrôler ma libido.

– Sor... sors-moi de là ! Louka, j't'en prie... j'veux pas aller en taule... geint-il contre mon corps.

Les larmes d'Ethan sont sincères. Autant que ses bras lorsqu'ils m'enlacent, se jetant en force et brusquerie autour de ma nuque. Je sourcille brièvement.

Comment se comporter face à un tel élan d'affection ? Je l'ignore. Et le laisse m'étreindre sobrement. Ces effusions me tiraillent. Je suis partagé entre un sentiment paternaliste qui me commande de bercer ce grand dadais, tel un père, et le désir sous-jacent de promener le bout de mes doigts épais sur ce cou alléchant, sur ce grain de peau immature...

Je déglutis discrètement, puisant dans cette fraction de seconde les moyens de conserver l'attitude digne du policier que je suis.

– Ne te mets pas martel en tête, Ethan. On trouvera une solution...

Je le pense. Quitte à trouver moi-même le moyen de le sortir de cette galère.

Au point où j'en suis, je remuerais ciel et terre pour l'aider.

Alors que je me serais damné pour le garder lové dans mes bras, peut-être parce qu'il me perçoit trop proche de lui, trop familier, Darius junior change de comportement. Ses sauts d'humeur me rendent dingue. Ils pousseraient n'importe qui dans la folie.

Ethan balbutie des excuses parmi ses gros sanglots et me repousse tendrement en plaquant ses paumes sur ma poitrine. Dès lors, une peine indescriptible m'empoigne.

Non, reste ! J'aimerais le lui susurrer mielleusement à l'oreille... et non. Bien heureux celui qui ne dit mot. Ceux-ci demeurent tapis au fond de mon gosier. Tant mieux !

– Je... je suis... Pardon ! Pas très mature ma réaction, hein ?

Ethan s'en veut d'être aussi enfantin. Pour ma part, je ne vois en lui qu'un jeune homme terrifié... que j'aimerais consoler !

– Tu sais, ici, dans ces murs, même les durs à cuir fondent en larmes. Le verrou tiré, ils ne sont plus que des chiots terrorisés. T'en fais pas, ça restera entre nous.

Distant de moins d'un mètre l'un de l'autre, Ethan essuie ses yeux avec la manche de son poncho bariolé. Je bois chacun de ses gestes, obnubilé par son odeur qui imprègne mon polo.

– Et ça aussi ? me nargue-t-il, un air coquin et comblé aux commissures.

– Ça aussi quoi ?

– Ça aussi, ça restera entre nous ? !

D'un clin d'œil espiègle, Ethan désigne la légère bosse que mon pantalon dévoile. Je rougis, m'empêtre dans une gestuelle grotesque, me relève farouchement et enfonce mes mains puissantes dans les poches de mon jean, désireux de dissimuler l'érotisme qui me trahit. Devant l'air amusé et satisfait d'Ethan, puisque pris en faute, mon érection décroît. Je m'enfuis vers la porte.

Perplexe, je ne sais comment m'y prendre avec lui. Quoi que je dise ou fasse, il anéantit mes décisions, mes réactions, et me bouleverse. Qu'attend-il de moi ? Que cherche-t-il ?

Je m'apprête à le fuir, à le quitter et à le laisser moisir pour la nuit, tant il m'embarrasse, lorsqu'il me rattrape par le poignet et se fait de nouveau suppliant.

– Louka... tu... tu pourrais parler à mon père ? !

Comment ! ? Comment réussit-il ces tours de passe-passe ? Son côté fantasque me tape sur les nerfs...

Pourtant, j'adore ça !

Effectivement, je pourrais intercéder auprès de son père. Mais pourquoi le ferais-je ? Puisque je suis persuadé que mon patron reviendra sur sa décision avant que huit heures ne sonnent. De plus, dans l'immédiat, je ne souhaite plus autant m'investir pour lui. Cette manière qu'il a de me faire tourner en bourrique me blesse...

Mais pas que !

– Je verrai ce que je peux faire tout à l’heure, lorsqu’il arrivera...

Quoi ? Mais qu’est-ce que je raconte ? C’est pas vrai... ! Je lève les bras au ciel, déphasé par mon comportement. Je pense noir et dis blanc. Loin de moi l’envie de replonger dans le regard d’Ethan, cette fois, je le fixe sans expression particulière, réalisant qu’il fait absolument tout ce qu’il veut de moi, que ce soit physiquement ou psychologiquement. La vérité est là : Ethan me manipule à sa guise. La question terrible qui me brûle alors les lèvres : en a-t-il conscience ?

– Je te revaudrai ça ! m’assure le gamin, sur un ton unique, propre à lui-même.

Je compte bien là-dessus. Seulement, il s’agit d’Ethan ! Aussi, qu’entend-il exactement par « me revaloir ça » ? En tant que flic et homme, je connais des dizaines de façon de répondre à un service. Or, le ton et l’expression d’Ethan peuvent tout insinuer. Je préfère l’orienter sur des sujets plus communs. Le lien étrange qui nous maintient, seuls, au milieu de cette pièce exiguë me trouble de plus en plus. Et j’estime l’avoir suffisamment prouvé pour aujourd’hui, et ce, de manière exemplaire !

– Tu veux manger quelque chose ?

Ethan hausse les épaules avec désinvolture.

– Boire un truc ?

Il s’adosse au mur du fond avec indolence, agite sa tête de gauche à droite et lève les yeux au ciel.

– Laisse tomber ! Ce n’est pas de bouffe que j’ai envie... Il laisse sa phrase en suspens, tout en se dirigeant vers moi. Son regard décidé lui donne un air de... prédateur ! Je recule d’un pas chaque fois que le « lion » en réalise un. À ce petit jeu, l’armoire à glace réputée inattaquable aura tôt fait d’être acculée contre le mur, pris dans les cordes d’un ring au cours d’un match de boxe qu’il ne désire pas... Ethan pénètre mon espace de manière décisive.

– Selon vous, Capitaine, de quoi pourrais-je avoir envie, mmh ?

Ses yeux pétillent. Sa bouche se tord de malice. Il me domine. Pire, il m’écrase d’une suprématie malsaine, et il émane de ses pores un élan vénérien qui me paralyse.

Mais pourquoi faut-il que je perde encore mes moyens ?

Soudain, mon dos rencontre le mur tant redouté. *Oh, merde !* Ethan me tient. En une enjambée il est devant moi, distant d’une poignée de centimètres. Mon cœur se désaccorde. J’ai le sentiment de respirer un coup sur deux.

Alors, Ethan élance son athlétique ossature en avant, et plaque brusquement ses paumes sur le verre, de part et d’autre de mes épaules, me bloquant entre ses bras et en son pouvoir. Un bruit sourd

résonne à mes oreilles lorsque ses mains frappent la vitre. Je sursaute, m'attendant au pire, ou du moins au plus incongru. Mon plexus se tord d'appréhension, au supplice. Ethan approche son visage du mien... Si proche que j'aspire son souffle. Puis, avec un détachement incompréhensible, il me surprend une fois de plus.

– En revanche, je m'en grillerai bien une ! s'exclame-t-il, enjoué.

Hein ! C'est tout ?

Tout ce cirque pour une clope ! ? Il a véritablement le don de m'asticoter. Qu'est-ce qu'il est agaçant ! Je commence à comprendre son père. Reste que j'ai le don de réagir vigoureusement aux espiègleries d'Ethan !

Je ne fréquente Darious junior que depuis quelques heures, et, dès les premiers instants, le zigue a usé d'une liberté d'attitude qui lui colle à la peau. Cela le rend désirable et me mortifie. Agissant comme si je n'éprouvais rien, je reprends un certain contrôle.

– Désolé, mais pas ici. Interdiction formelle de fumer dans les locaux... affirmé-je, en échappant aux bras qui m'encerclent toujours.

Mais, je veux tant lui... plaire ? que je mets tout en œuvre pour le garder près de moi, enfin, pas trop près non plus. Hésitant, je permets au garçon de quitter sa cage.

– Dans... mon bureau... dans mon bureau, si tu veux... tu pourras t'en griller une.

– Et comment ! s'exclame le fils, ravi d'avoir obtenu ce qu'il espérait.

Incroyable ! Je dois être maso ?

Ne viendrais-je pas de lui proposer que l'on s'enferme ensemble, tous les deux, dans une pièce sans vis-à-vis ? Soit je perds les pédales, soit je me fais un malin plaisir de provoquer Ethan.

Probable que mon instinct y soit pour quelque chose, car soudainement je flaire l'entourloupe, mes pensées galopent. Ethan aime m'agacer, alors n'aurait-il pas une idée saugrenue ? N'ai-je pas parlé un peu vite ? Que veut-il fumer au juste ce jeune fumeur de beuh ? Je le toise, suspicieux.

– Ça va, reste cool... Je ne vais pas cloper de la beuh chez les flics. Je ne suis pas timbré à ce point. Et je te rappelle que j'ai été fouillé.

– D'une, je suis cool. Seulement, en ce qui te concerne, je me méfie. De deux, le vouvoiement est toujours en vigueur. De trois, je doute de ta santé mentale !

– Ouah... surprenant ! Le p'tit Louka ironise... T'es peut-être pas aussi coincé en fin compte ?

– Vas-y doucement quand même... je pourrais tout aussi bien te laisser croupir ici !

– Sir, yes sir ! crie-t-il en mimant un soldat au garde-à-vous.

Je m'incline et souris. Ethan gagne toujours. Il est impayable. Comme je me radoucis, il saute sur l'occasion, me saisit par le polo, et me force à sortir immédiatement.

Le long de notre traversée des étages et des couloirs, Ethan m'emboîte le pas. Je le perçois, trotinant sur mes talons, l'allure alerte, les poings enfoncés dans ses larges poches, heureux de cette petite liberté octroyée, tel un jeune chiot détaché. Son regard approbateur jubile, ses lèvres sourient, son être apprécie le spectacle qu'offre ma démarche chaloupée et subversive. Cette dernière m'est d'un naturel inné. Je ne peux y remédier, mes sens agissent contre ma volonté.

De retour dans mon antre officiel, à nouveau seuls tous les deux, enfermés, notre complicité équivoque emplît la pièce d'ondes érotico-masculines que je tente d'éloigner. La partie semble compromise car chacun des gestes, mimiques et attitudes d'Ethan me transcendent. Je le contemple sans vergogne. Je le regarde vivoter dans mon bureau tout en appréciant ses manies et me réprouvant.

Avec ce flegme qui le caractérise, Ethan investit le fauteuil de skaï en s'y installant en biais : un accoudoir sous les genoux et l'autre sous la nuque. Il a retiré son bonnet et sa chevelure dorée pend dans le vide. Pour parfaire son style libertin, il ôte ses Kickers bleutées et les balance à l'aveuglette d'un jet de pieds exemplaire.

Je lui ai offert un sandwich à la cafétéria, ainsi qu'un soda, et Ethan dévore son encas à pleines bouchées. Je me contente d'un allongé.

Étrange comme ce gosse parvient à atteindre mon essence profonde ! Par bonheur, les barrières que l'on m'a incité à ériger demeurent un obstacle... dans la mesure où je garde mes distances avec lui et son corps divin. Dans le cas contraire, je dois batailler contre moi-même. Mon éducation et mes sens sont en perpétuel conflit depuis l'apparition du fils de mon patron. Ethan m'éprouve, mes sentiments me testent, tandis que ma conscience me renvoie l'image subjective d'une femme mortifiée de honte et d'un petit garçon souillé de déshonneur.

Ethan est dans le vrai avec sa soif d'indépendance, sa douce instabilité et son indolence. Du haut de ses dix-huit ans, le gamin a tout compris et profite de la vie sans concession. Tandis que, du haut de mes trente-sept ans, je m'impose une conduite qui se révèle fausse de minute en minute, sans parvenir à la renier. J'admire Ethan en silence, posément assis derrière mon bureau, comme si le meuble était une protection suffisante, une enceinte, un champ de force parant à tous débordements... « Ethannien ! »

– Alors comme ça t'es Capitaine ? souffle-t-il, quasi admiratif.

– Affirmatif... Mais, n'espère plus atteindre ce grade !

Je fais abstraction du fait qu'Ethan me tutoie. C'est une cause perdue, mieux vaut me faire à l'idée dès maintenant.

– Ah ! ricane-t-il. Il aurait fallu que la justice me tienne à cœur. Or, le droit n’a jamais été mon choix de carrière, figure-toi. Celui de mon daron, si. Le vieux a quelques difficultés à me lâcher la bride...

– Si tu voulais changer d’orientation et lui prouver que tu es responsable, tu ne penses pas qu’il y avait plus simple comme stratégie ? !

– Ouais ! Mais ça aurait été moins drôle, et je ne t’aurais pas rencontré...

C’est reparti ! La conversation dérape. Elle prend une tournure étrange, et l’air se charge d’ondes saturées en testostérone.

– Pourquoi refuses-tu de me regarder dans les yeux, Louka ? Tu détournes sans arrêt le regard. C’est con ! Je kiffe tes onyx noirs. Ça te donne un-je-ne-sais quoi de ténébreux... c’est grisant. Tu es gris...

Encore et toujours cette capacité à sauter du coq à l’âne. Toujours ce malaise qui me tient au corps. Et ce foutu sourire charmeur !

– Je t’arrête tout de suite ! Je... je n’apprécie que moyennement tes sous-entendus.

Je me voulais intolérant, colérique, mais ma voix me trahit.

J’ai beau être flic, avoir l’allure caractéristique d’un gros dur — le genre videur gentil, mais videur tout de même —, avoir du métier, ne pas mâcher mes mots et savoir asséner une beigne quand il le faut, je suis désarçonné !

– Je... hum ! On peut en revenir à ce qui nous intéresse, Ethan ? bégayé-je maladroitement. Et puis, essaye de garder un minimum de retenue envers moi. Je ne sais pas, moi ! Imagine que tu es en liberté provisoire et surveillée. S’il n’y a que ça pour freiner tes... ardeurs !

Ethan se lève d’un bond svelte, traverse l’espace qui nous sépare en deux enjambées musclées, et affale son sculptural fessier sur le coin du bureau, les jambes légèrement écartées, offertes à tous les appels d’offres !

Ni une ni deux, je recule précipitamment en envoyant rouler ma chaise d’un coup de pied. Malgré tout, seulement un mètre nous sépare.

– Retourne à ta place ! ordonné-je sans conviction avant de déglutir.

– J’aime mieux cette place-là ! Elle est plus confortable...

Ainsi installé sur la table, Ethan me dépasse en tous points : en taille, en puissance de regard... Le gamin s’impose.

Je me sens coincé, un peu con, mon cœur se met à paniquer. Je ressens ses battements sourds, ma

poitrine résonne sous mes côtes. La douleur de mes entrailles geint de plus belle, mes tempes vibrent, victimes d'un pouls saccadé, mon sang s'agite au cœur de mes veines...

Ethan se penche alors en avant, et, balançant une jambe, attrape l'un des repose-bras de ma chaise en engouffrant sa pointe de pied dans l'interstice. Darius cramponne ensuite l'accoudoir à l'aide de sa cheville et ramène le tout à lui. Moi y compris. Je suis tétanisé, dans l'expectative. Dans l'attente qu'il stoppe sa folie, amarré aux accoudoirs comme à une bouée.

Ethan bloque mon siège.

Je suis à sa merci, les doigts crispés sur le cuir des appuie-bras. Je le regarde agir, incapable de prévoir une parade à ce qui va se tramer, ni même de protester. J'ignore les desseins véritables de mon tortionnaire... quoique ! ? Je commence à en avoir une petite idée lorsqu'il me saisit la nuque d'une main ferme, me coupant pour ainsi dire le souffle tant sa prise est véloce et brusque.

Je m'immerge illico dans les pupilles étincelantes qui me déshabillent. Elles luisent de malignité et de désir. Je me recule dans le dossier, autant que la profondeur du siège me l'autorise.

– Déc... Ethan ? Qu'est-ce que... !?

– Chut ! m'intime-t-il, en posant son index sur sa bouche avant d'avancer son visage vers le mien tandis qu'il m'attire à lui.

– L... lâche-moi ! Tu vas trop loin, retire ta main !

– Rêve !

Les traits de son visage affichent ses appétences sauvages.

– Putain, Ethan ! J'suis flic, bordel !

Mes excuses semblent minables et ne lui font ni chaud ni froid. Pire.

– Justement, ça pimente le jeu et décuple mon... appétit ! Draguer un capitaine de la PJ, c'est un fantasme que je n'aurais jamais cru réaliser.

Il est dingue ! Faut que je me sorte de là !

Ethan a une poigne de fer. J'essaie de bouger sur mon assise, seulement le gamin me tient solidement. Entraîné au corps à corps, je lui saisis le poignet et m'escrime à le décrocher de mon cou. Ethan appuie sa prise. Si j'utilise la force, je lui brise radius et cubitus. Quant à lui, si d'aventure je le contrarie, il me brise les cervicales.

Comme acculé, je me vois contraint d'abandonner.

N'étant plus sûr de rien, me sentant dépendant des volontés du gamin, je ne fais plus d'efforts réels

pour échapper à l'emprise érotique du fils de mon patron. En ai-je seulement l'envie ?

En revanche, lui, ses envies croissent à vue d'œil.

Constatant que je ne montre que peu de résistance, Ethan décide de passer à la vitesse supérieure. Un tumulte indéfinissable malmène mes chairs, et mes reins subissent les assauts continus d'un étai. Sans que je ne le veuille, mes poumons respirent de plus en plus vite. Ma cage thoracique va exploser !

Ses lèvres se font audacieuses, je ne vois qu'elles, et l'index impudique d'Ethan, fièrement dressé et lové contre elles. Je me prends la conduite cavalière du gamin en pleine figure. Surtout ses lèvres, elles m'hypnotisent, sont si gorgées, rosées, l'arc de cupidon adorablement dessiné. Le souffle chargé de tabac d'Ethan rafraîchit mon visage tant il s'est rapproché. Je ferme les yeux une demi-seconde, engourdi par une torpeur charmeuse. Un ange passe. Le temps et l'espace se figent.

Lorsque je les rouvre, l'extrémité de la langue d'Ethan parade sur son index. Il ne peut être moins explicite !

Il déborde de sensualité, son geste est une invitation à peine déguisée. Je suis obnubilé par la danse érotique que son organe muqueux maîtrise. D'abord suave, puis vorace, sa langue se referme fougueusement le long de son doigt filiforme et se l'approprie. Je vois l'index disparaître au fond de sa bouche. Peu à peu, avec délectation, Ethan joue avec son doigt. Et avec mes nerfs ! Il le fait danser, l'entrant et le sortant, puis le rentrant et le ressortant encore et encore, pincé entre ses deux pétales pulpeux. Ethan respire aussi rapidement que moi. Sauf que lui est... excité, moi, statufié. Son aplomb me donne le tournis.

J'entrouvre ma bouche et geins imperceptiblement, m'apprêtant à dire quelque chose. N'importe quoi pourvu que je conserve le contrôle et qu'il stoppe son manège. Or, Ethan profite de ce moment d'hébétude pour prendre l'ascendant et me déstabiliser pour de bon.

Aveuglément, je baisse ma garde.

Délicat et fervent, il vient lover son doigt humide contre ma bouche. Son index est imprégné de sa salive et de son odeur. *Putain ! Je le crois pas !* J'arrête de respirer et de nouveau ferme mes paupières. Je sens mes propres lèvres s'entrouvrir, et, mues d'une indépendance hors-norme, elles embrassent le doigt d'Ethan sans pudeur.

Ce gosse est un dingue ! Mais, je suis plus dingue encore. Ethan éprouve mes perceptions, me rend fou, provoque la sensualité de ma bouche en promenant son doigt à l'intérieur, dans un va-et-vient langoureux. Ma langue s'enroule autour tel un serpent poisseux amoureux. J'ai l'impression que mon crâne va implorer. Le sang afflue dans mon cœur par à-coups. Et... j'aime ça ! Bien que ma conscience s'ergote avec ma raison. « Le cœur a ses raisons que la raison ignore ! » L'adage tourne en boucle dans mon esprit enfiévré. Je me sens léger, comme libéré.

Subitement, il ôte son doigt sans l'éloigner de mes lèvres, puis, avec douceur se penche vers mon

visage. Alors, ses lèvres s'éprennent de l'index, toujours posé sur ma bouche, puis se marient aux miennes afin d'enlacer ce doigt. Progressivement, tous deux fermant nos yeux, sous nos souffles saccadés, il retire son doigt qui limitait l'accès à nos lèvres. Celles-ci, guidées par leur instinct, se découvrent en de chastes baisers. Mon esprit tourbillonne. J'ai la sensation de tomber à la renverse. Ethan ouvre et referme ses lèvres torrides et mouillées sur les miennes et je réponds à ses avances.

Timidement, ma langue entreprend d'explorer, elle aussi, les contours de ses jeunes corolles rosées. Ses lèvres si épaisses, si empressées, s'associent à mes humides baisers. Il n'en faut guère plus à Ethan pour s'engouffrer dans ma bouche. Nos dents se cognent et nos langues se rencontrent pleinement. Je gémiss de surprise, puis de délectation. Tous mes muscles se tendent. Je me sens aussi raide que la corde d'un arc prête à craquer. Des décharges électriques violentes explosent sous mon crâne. Un râle jouissif remonte de ma gorge. Nos langues valsent passionnément, se pelotent, se flattent harmonieusement, emportées par nos sens et les leurs. Ethan et moi nous roulons une pelle sans commune mesure ! Un vrai baiser, un « french kiss » ?!

Il embrasse divinement ce p'tit con !

Au centre du tumulte qui me bouscule, je me passe le film sans oser mettre sur pause : *j'embrasse Ethan, j'embrasse Ethan...*

Je suis en transe, drogué. Je frissonne de la tête aux pieds, mon crâne subit des merveilles de sensations. Les bras ballants le long de ma chaise, je le laisse faire ce qu'il veut. Transporté par ses pulsions et par mes plaintes jouissives qui résonnent dans son antre buccal, mon bassin s'arcboute malgré moi. Je ne commande plus rien.

Ethan devient aussitôt plus expressif, et plaque impétueusement sa bouche contre la mienne tout en effectuant un petit saut qui le projette sur mes genoux, son fessier musclé sur mes cuisses et ses jambes enlacées autour du dossier...

Immédiatement, devinant son empressement, je hoquète de stupéfaction, flippe et recouvre tout discernement. Il va trop vite, s'autorise des initiatives que je me refuse et franchit mon armure. Je ne suis pas prêt...

Je... je ne suis pas celui qu'il croit ! NON. Je ne peux pas...

Ma mère me l'a maintes fois répété. Ethan perçoit mon alerte, nos bouches s'éloignent et il me questionne du regard.

– Ethan ? Ethan, non ! Non, ça... je ne... Je ne peux pas ! Ce n'est pas moi... balbutié-je, contrit.

Je suis un Vésuve proche de l'explosion, mitraillé par des milliers d'émotions que je nie en bloc.

Je m'écarte de lui gentiment en le repoussant des mains. Sous mes paumes, son cœur tambourine à se rompre.

– Raconte ça à d'autres ! fulmine-t-il avant de me refouler des mains.

Il descend de sur mes genoux, attristé, déçu, et amer. Frustré, les sourcils froncés, il fouille ses poches pour en sortir son paquet de roulées. Nerveux — il doit utiliser trois feuilles avant de réussir sa cigarette —, il l'allume, me dévisage, puis me souffle la fumée au visage, mais ne fait aucun commentaire. Je glisse mes yeux sur mes doigts qui triturent ce qu'ils touchent sans conscience. Je suis paumé. La voix de ma mère s'époumone dans les fins fonds de ma mémoire et, psychologiquement, c'est un cahot insurmontable.

Ethan termine sa clope, pelotonné dans mon fauteuil et s'endort. Il me faut tout ce temps pour oser bouger. Une fois certain qu'il dort, je disparais après avoir fermé mon bureau à clé et m'éclipse en direction du foyer. Boire un café ou deux, trois, sûrement plus, est l'unique alternative qui enterrera ce qu'Ethan vient de réveiller. Dans les couloirs, j'erre, atterré, tremblant comme une feuille et serrant mes poings en revivant ce baiser audacieux.

Je ne suis pas... !

Au petit matin, mon réveil relève de la prise de conscience plutôt que du réveil à proprement parler. J'ai regagné mon bureau sur la pointe des pieds aux abords de trois heures du matin, Ethan ronflait comme un sonneur. Je me suis donc installé sur ma chaise, les talons sur le bureau et ai fermé les yeux.

Je n'émerge que pour constater que mes muscles hurlent. J'ai la bouche pâteuse, un vieux goût de café froid martyrise ma langue, je ressens encore la fougue des lèvres d'Ethan sur ma peau et mes cervicales crachent leur mécontentement. Le reste de mon anatomie se plaint d'engourdissements. Il me faut plusieurs minutes pour étirer ma carcasse, puis, encore une poignée de secondes pour réaliser qu'Ethan a disparu. Le fauteuil est vide et froid. Il est sept heures quarante.

Bien sûr, je pourrais paniquer. Me dire que le fils de mon boss a pris la poudre d'escampette — je l'en crois capable —, or, un post-it jaune poussin traîne sur ma table parmi la documentation officielle, je reconnais l'écriture du commissaire : « Merci Louka. J'ai récupéré mon grand dadais à six heures, et n'ai pas eu le cran de vous réveiller. Je vous rendrai la pareille. Comptez sur moi. D'ailleurs, considérez-vous en RTT jusqu'à lundi. »

C'est la première bonne nouvelle qui me tombe du ciel depuis un moment. Une aubaine, ces trois jours de congé.

Mais alors que je trie mes effets personnels afin de rentrer chez moi, mon regard se pose sur le fauteuil désert. Une pointe de solitude m'envahit sans crier gare. Un sentiment de tristesse, d'abandon me crève la poitrine. La quintessence d'Ethan se mélange à l'air de la pièce et imprègne le skaï de mon divan. Je soupire de désarroi et retourne à mes occupations. Malgré tout, je ne peux me faire à

l'idée que ce sale môme qui me chamboule ne traînera plus dans les parages.

Je ne m'étais encore jamais posé la question. Cependant, à cet instant, je réalise qu'une personne peut prendre une place énorme dans une vie en un rien de temps. Comme quoi, un regard, un parfum, une caresse subversive, une passion taboue... en un claquement de doigts, peut décontenancer un homme de manière irréversible.

Amen !

Ethan ne m'a rien fait de tout ça, il ne m'a pas troublé au point de croire que lui et moi pourrions... !? Non, improbable, inconcevable, intraitable... me répété-je, niant ce qui serait évident pour n'importe qui d'autre.

Certes, ce môme a bousculé les convenances, les miennes, et celles de ma tortionnaire. Mais je m'en remettrai.

Toujours est-il que la nuit a été des plus singulières. Ni le commissaire ni moi n'avons été très orthodoxes. Ethan a chamboulé bien des choses et des idées.

Durant les six mois qui suivent l'événement « Ethan », je reprends une vie normale. Normale ? Tout est relatif ! Car je ne peux l'effacer. Ethan imprègne mon esprit, ma mémoire, mon épiderme, mes souvenirs... comme une odeur entêtante. La nuit, surtout.

La journée, à partir du moment où mes pensées sont occupées, son évocation demeure évanescence. En revanche, la nuit, le brouillard qui l'enveloppe le jour disparaît, prompt à le rendre vivant, réel et particulièrement insaisissable ! Chacun de mes rêves subit le retour d'Ethan, et de son charisme excentrique. Il revient systématiquement, nuit après nuit, sans cesse plus hardi que la veille, et toujours alors que je ne l'attends pas. Il est pareil à la lumière d'un phare, éblouissant et attirant. Proche et éloigné.

Abandonné à mes sens, n'écoutant que mon cœur, sa voix pateline et chaude résonne dans mes songes. Je hume alors son essence sauvage, effleure sa peau laiteuse de blondinet du bout des doigts, ou des lèvres... ou bien encore mordille ses lobes d'oreilles, excite ses tétons frémissants du bout de ma langue... Lors de nuits plus sensuelles, durant lesquelles je me perds sous ses caresses ravageuses et débordantes d'ingéniosité, je me réveille en sueur, le souffle court, excité comme jamais, au point de subir les affres de l'appétence sexuelle dans mes bourses rendues brûlantes et affreusement douloureuses, mon membre écarlate réclamant avec acharnement qu'on le libère. Je n'ai alors d'autre choix que de sortir du lit, la honte sur le visage, me sentant sale et innommable. Je termine ma nuit sous le jet purificateur de la douche, sous une eau glacée, tandis que je ne me touche pas et laisse l'eau revigorante taire la méprise qui agite mon organisme.

Oooh, Ethan ! J'aurais aimé ne jamais le rencontrer !

Bien sûr, je ne devais plus le revoir. Et son père et moi avons tu sa nuit de garde à vue. Lui, car avouer les frasques illégales de son fils le mettait mal à l'aise et l'irritait passablement. Moi, car admettre que son même me déglinguait les sens et me ravageait l'esprit était de l'ordre du suicide.

– Tu as réservé le resto' ? m'apostrophe Sophie de la salle de bain.

– Évidemment ! Pour qui tu me prends ? Ce n'est pas au Mc Do' que je t'invite !

Sophie est la représentation de la femme dans toute sa spécificité. Je poireaute dans son salon, tournant en rond depuis trois quarts d'heure qu'elle daigne finir de se préparer. Je commence à bouillir. Si elle persiste, on ratera le début de la séance. Ce soir, c'est cinéma, puis diner à « La Présidence », le summum de la gastronomie Dieppoise... et du salaire d'un flic ! Mais puisqu'il faut marquer le coup ! Depuis trois mois et cinq jours — Sophie a coché chaque jour sur le calendrier fixé au mur de sa cuisine — que nous roucoulons, je me prépare à lui octroyer une place dans mon appartement. Une sorte de demande en mariage. Un mariage échelonné sur quatre jours par semaine, histoire de conserver une certaine intimité, une intimité certaine. Je ne suis pas prêt à m'engager sur du long terme, et elle non plus. Notre arrangement nous convient. Tout comme il accommode ma mère. Depuis trois mois, elle ne brouille plus mes pensées.

– T'en as encore pour longtemps, Sophie ? m'énervé-je en lorgnant les minutes qui défilent sur l'écran de mon portable.

– Cinq, dix minutes ! Je me bats avec mes cheveux.

Étant donné qu'elle a les cheveux coupés au carré, ni longs ni courts, je me demande ce qu'elle cherche à créer avec sa coupe pré-coiffée, quand mon portable vibre dans ma main.

Je le porte à mes yeux : appel inconnu entrant...

Comme je traîne à décrocher, la sonnerie se met en branle, affolée.

Qui est-ce ? Je déteste ignorer l'identité de celui qui téléphone.

– C'est le tien, décroche !

– Oui, oui...

Or le temps que je réponde à la « princesse », mon mobile se tait. Trop tard.

– Je ne sais pas qui ça pouvait être, mais il a raccroché, lancé-je à Sophie.

Quand, de nouveau, l'appareil s'excite. J'appuie sur la touche verte.

– Allo ?...

– Louka ?... C'est moi... Ethan !

– ET... Ethan ? Mais... comment ? Comment as-tu eu mon num...

– J'suis dans la merde, Louka ! J'ai besoin que tu m'aides...

J'ai un mal de chien à aligner les mots qui se pressent dans ma bouche. Je ne sais quoi lui dire et suis passablement surpris qu'il m'appelle. Je ne conçois qu'une chose en entendant sa voix : les images qui jusque-là hantaient mes nuits deviennent diurnes. Pour parer à l'invasion, je me concentre sur ce qu'il me dit.

– Que... Quoi ? Que je t'aide ? ! Dans quelle mesure ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as l'air paniqué !

– C'n'est plus de la panique, là. J'ai... un mec à l'hosto', j'sais pas quoi faire... Il... y va... crever... Mon père... va m'tuer... Louka, j't'en prie, j'n'ai que toi...

Il pleure à chaudes larmes ; sa voix me parvient décousue, entrecoupée de sanglots, il est terrorisé. Mon sang ne fait qu'un tour dans mes veines, je sens tout mon corps se glacer sur place.

– Ethan, respire un grand coup. Il inspire. Où es-tu ? Tu m'entends ? Dis-moi où tu es ?

– L... Londres !

– Londres ?

– Oui. Londres ! London... Big... Ben... The queen Elisabeth. Londres, quoi !

Il pleurniche et s'irrite simultanément.

– Mais qu'est-ce que tu fous là-bas, putain ?

– Mon père ! souffle-t-il avec lassitude.

– Je... j'arrive, Ethan. Trouve-toi un coin peinarde et restes-y. Envoie-moi l'adresse... J'arrive, ok ?

J'ai un mal fou à le croire, mais je me prépare à partir pour l'Angleterre dans la seconde.

– Louka ?

– Quoi ? !

– Je te revaudrai ça !

Et il raccroche, me laissant en miettes, un bazar sans nom dans la tête, des sensations que son « je te revaudrai ça » réveillent et la peur de le retrouver... blessé, ou pire, gisant dans son sang au milieu

d'une rue sordide de... Londres !

C'est pas vrai ! Dans quel merdier s'est-il fourré ? Je suis pétrifié, les yeux pendus sur mon téléphone, bouche bée, cherchant ce que le fils de mon patron a bien pu trafiquer, lorsque Sophie débarque dans son salon.

Elle est superbe, toute guillerette, petite et menue, agitée, prête à passer une soirée en la compagnie de son mec. Elle me présente toujours ainsi : « Louka, mon mec ! » avec un sourire comblé qui éclaire son visage et son teint hâlé. Elle est radieuse, les mains sur les hanches, attendant mon verdict quant à sa tenue. Je ne bouge pas, perturbé par son apparition soudaine et le S.O.S. d'Ethan qui bourdonne à mes oreilles.

– Alors ? s'agace-t-elle.

– Tu es superbe ! Cette robe te va à ravir...

Je le pense, mais ne montre mon intérêt que par pure forme. Sophie comprend que je suis embarrassé. Elle fait le rapprochement avec le coup de fil.

– Qui était-ce ? Au téléphone, c'était qui ?

– Le fils de m... d'un pote ! Apparemment, il serait en galère.

– Ah ! fit-elle, appréhendant la suite de la conversation. Et bien sûr ce « fils de pote » n'a pas de père ni de famille pour lui porter secours ?

La moutarde lui monte au nez.

– Si, mais...

– Louka ! C'était Ethan ? me coupe-t-elle, virulente. Ses petites prunelles dorées me balancent des éclairs dignes d'un Zeus furibond.

Elle a toujours eu le chic pour me clouer sur place, je me sens pris sur le fait. D'où connaît-elle Ethan Darious ? Je ne me souviens pas lui en avoir jamais parlé...

– C'était lui ? Louka, c'était Ethan oui ou merde ? !

– Oui... oui, il a des problèmes... alors... il

– Alors il te bipe, toi ! Et forcément, en bon samaritain, tu vas y aller. Tu cours, voles au secours de... Ta Princesse, prononce-t-elle, haineuse. Yaouh ! Tel le galant que tu es, sur ton beau destrier, tu files abattre les dragons qui malmènent la belle... pfff ! persifle-t-elle en joignant le geste à la parole et levant son bras au ciel, blasée.

Je suis hébété. Ces remarques cinglantes me sont pénibles à entendre. D'autant que je crains de les

saisir parfaitement.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que je le laisse seul là-bas...

– Là-bas ? insiste-t-elle ombrageuse.

– Il est à Londres !

– Qu'il y reste ! explose-t-elle en rangeant son sac à main, saisissant que notre rendez-vous vient de tomber à l'eau.

– Je ne te suis pas. Une de tes amies aurait besoin de toi, tu n'accourrais pas ?

– Si, bien sûr que si. Seulement, Ethan n'est pas ton ami !

Je perçois comme un relent acide dans sa voix.

– D'une, tu ne le connais pas. De deux, ce n'est pas toi qui l'as eu au téléphone, en pleurs et terrorisé...

– Si, je le connais !

Sophie devient soudain pensive et ne se fait plus aussi venimeuse.

Néanmoins, je tombe des nues. Elle a rencontré Ethan ? Où ? Quand ? Comment ? Qu'est-ce qu'elle me cache ?

– Tu peux être plus claire ? Depuis quand connais-tu Ethan Darius ?

– Darius ?! Ah, parce que c'est le fils de ton divisionnaire ! Et beh, un jour ça risque d'être compliqué entre lui et toi !

Un drôle de sourire s'affiche sur ses lèvres. La mimique me déplaît.

Quand elle me tourne le dos, je la suis des yeux, un regard chargé d'ignorance, tandis qu'elle se dirige vers la cuisine. Non, elle ne fuira pas. Je veux en savoir plus. Aussi la rattrapé-je par le poignet.

– Tu en as trop dit ou pas assez. Qu'est-ce que tu sais que je ne sais pas ?

– Rooh ! rouspète Sophie, résignée, en faisant volte-face.

Je la lâche et appuie mon regard dans le sien, afin qu'elle se confie...

– Très bien, tu l'auras voulu !

Elle inspire profondément, quasi de manière exagérée, puis entame son laïus...

– Je n'ai jamais vu ni entendu Ethan Darious. Je le connais parce qu'il... il empeste tes nuits, et les miennes lorsque je suis avec toi... et tes draps, dès que tu es seul ! Tu veux que j'aille plus loin dans l'analyse ou on en reste là ? me demande-t-elle, la tête légèrement inclinée sur le côté.

En guise de réponse, je hausse les épaules. De toute façon je ne sais quoi dire. Que répondre à... ça ? Puis, son discours m'achève complètement...

– En fait, je déteste Ethan ! Je le hais parce que c'est à lui que tu penses, c'est avec lui que tu fais l'amour quand tu es dans mes bras...

Mais... Qu'est-ce qu'elle raconte ?

– C'est son prénom que tu murmures quand tu jouis en moi... *Tais-toi !* Au début de notre relation, je t'avoue que je l'ai eu sec. Je n'ai rien dit, les fantasmes n'ont pas de genre. Mais cela s'est répété souvent, trop, j'ai fini par comprendre que... Enfin, bref ! J'ai essayé de t'en parler un million de fois au moins. Tu remarqueras que l'on ne s'est plus touché depuis plusieurs semaines. Seulement, tu sembles tellement ignorer ce que ton cœur te dicte la nuit, tu te braques tant quand on parle de sentiments, des tiens en particulier, que j'ai préféré me taire et patienter que tu te sentes capable d'admettre qui tu es vraiment...

Quoi ! ? Comment, qui je suis... ?!

Mes mains s'agitent frénétiquement devant elle, je ne supporte plus de l'entendre, d'entendre ce qu'elle insinue. Et j'allais lui proposer une vie à deux !

Au fur et à mesure de son exposé, je m'enlise dans le sol, me sens rougir et de plus en plus partir à la dérive. Ce ne peut être vrai, Sophie exagère.

Nous n'avons plus rien à nous dire, et comme je ne vois pas l'intérêt d'entrer en conflit avec elle, à nouveau j'efface ces paroles blessantes. En gros, je prends la fuite. Je maîtrise cet art à la perfection. « Ne rien dire, rien voir, rien entendre ! », c'est une devise qui me va bien.

– Hum ! Je ne sais pas ce que tu cherches, mais si c'est là ton excuse pour une séparation, tu obtiens gain de cause... T'avoueras, ta pilule est dure à avaler quand même.

Pour ma part, j'en ai assez entendu.

Je me tiens déjà sur le pas de sa porte.

– J'y vais. Je t'appelle plus tard.

– Inutile ! Ou plutôt si, appelle-moi, quand tu te seras accepté... tu sais : Coming Out ! s'autorise-t-elle à ajouter en mimant des guillemets.

Je claque la porte derrière moi si brusquement que je l'entends râler de ne pas me mettre dans cet état.

Dans quel état devrais-je me trouver, selon elle ? Elle vient de me jeter à la figure que... que je... la BAISAIS en prononçant le nom d'un mec !

Un jeune mec vers qui je me précipite... Un jeune mec pour qui je viens de rompre !

Sur la route qui me mène à Calais, mon navigateur enregistre une adresse qui m'est envoyée d'un portable. Il s'agit d'un Pub : The French House, Firth Street... Ethan s'y sera réfugié.

J'écrase toujours l'accélérateur. Dieppe-Calais, c'est deux cents bornes ! Je ne dois pas mollir si je veux chopper le dernier Shuttle.

Je suis monté dans la voiture avec la boule au ventre et les nerfs à fleur de peau. Je suis encore dans cet état. Pire. J'accumule du stress, de la nervosité, de l'excitation, de la hâte et de l'angoisse. Autant dire que je suis mal, très mal.

Une fois sorti de Folkestone, point d'arrivée du Shuttle, j'enclenche mon GPS et me laisse guider. En roulant à gauche ! Une première. Mais ce n'est pas la conduite inversée qui m'est le plus pénible. La voix dramatique d'Ethan hante mon esprit, en plus des médisances de Sophie. Au bout de quatre heures de trajet, les lumières de Londres me sourient.

Je me gare. Enfin, je franchis la porte du Pub.

Il n'y a pas foule, mais la vie nocturne est sans conteste présente dans cette brasserie. Un petit groupe de six Anglais, deux femmes et quatre hommes, très british, rient et descendent des bières, debout dans le fond du bar. L'une des femmes se déplace, je repère Ethan dans la seconde. Il est là, assis à une table, seul, au fond du pub. Mon cœur s'ébranle en vitesse accélérée.

Il est apathique et détonne dans ce décor cosy. L'ambiance chaleureuse le laisse froid. Il est toujours aussi ravageur que dans mon souvenir. Et, surtout, à première vue, ne semble pas blessé. Physiquement, car émotionnellement ce n'est pas garanti. Ses traits affichent des stigmates conséquents.

Serpentant entre les convives en m'excusant avec un accent english très frenchie, je me fraie un passage jusqu'à lui. Autant dire que je me précipite. Ethan ne me rate pas non plus. Il me perçoit sinuant dans le bar, plus qu'il ne me voit réellement. Son regard se pose sur moi, se fige, et un sourire radieux égaye sa morosité. Tout juste près de lui, il se jette dans mes bras en un bond hors de sa place. Je m'immobilise et oublie d'inspirer. Il enfouit sa tête échevelée dans le creux de mon épaule, couinant mon prénom, comme une souris aux abois gémirait son soulagement. Je fonds, mes bras se

meuvent et l'enlacent, se permettent même de caresser son dos, sans pudeur. Ses pulsations agitées se calment instantanément, lorsque mes mains se baladent sur le coton de son poncho. Incidemment, mon menton se pose sur sa tête, ses dreadlocks me sont presque familières, je respire le parfum de sa chevelure et me délecte des sensations retrouvées.

Il m'a manqué, tant manqué... de petites gouttelettes perlent à mes cils. *Oh, Ethan, je... t'ai... !*

Or la dérive sensuelle dans laquelle je me languis alarme ma lucidité.

La part raisonnable, logique de mon moi, me clame que mon comportement est aberrant, inapproprié et insidieux. Ma mère revient en force, véhémence. Je ne me supporte que difficilement. J'empoigne alors Ethan par les épaules, sans froideur, et l'éloigne de moi, de ma peau et de ma perversité. Afin de l'écartier plus encore, j'entame la conversation. Le silence qui nous lie est trop lourd et tendancieux.

– Eh ! Allez, Ethan, je suis là maintenant. Remets-toi ! Il lève ses yeux vers moi. Le gris opalescent de ses pupilles ravage mon âme à la minute où il me toise. Ethan paraît voir en moi.

– Il... il fallait que je te voie, me susurre-t-il entre ses lèvres charnues, la voix brisée par l'émotion.

Tout en Ethan me transcende. Je le guide vers la table. Il se rassied, je l'imité prenant place en face de lui.

– Alors ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'as pas l'air blessé ? Au téléphone, j'avais l'impression que c'était une question de vie ou de mort ! Et puis, bon Dieu ! Mais qu'est-ce que tu fous en Angleterre ?

– C'est sérieux, vraiment ! Non. J'avais la trouille. Mon paternel...

– Hein ?!

Ethan soupire. Parfois, je crois que je l'agace.

– Ici, on peut discuter. Je ne crains rien. Bon, je vais commencer par le début. D'une, je suis en Angleterre parce que mon père m'y a envoyé. Peu après mon audition. Il m'a inscrit dans un bahut français. C'est un peu la tôle ! Deuzio, comme je ne suis pas un mec bien, England ou France, « chassez le naturel et il revient au galop... », quasi tous les soirs de la semaine, je découche... et glande avec des types pas clean. Je traficote, quoi...

– Ethan ! Quoi que fasse ton père, tu ne veux même pas essayer de changer... Il faudrait au moins que tu arrêtes le chichon.

– Je sais. Avec ce qui vient de me tomber dessus, j'te garantis que je vais faire ce qu'il faut. Pour faire court, un client friqué s'est pointé, il y a deux soirs... il voulait de la beuh. Les mecs ont flairé le pigeon. Plutôt que de lui vendre ce qu'il demandait, on lui a vendu un passage à tabac... à coups

de Rangers...

Je suis mortifié par son histoire, et ne vois pas comment le sortir de là. Je l'écoute et me liquéfie...

– On l'a laissé pour ainsi dire comme mort, en sang, dans une ruelle sordide...

Le regret afflige Ethan, il fond en larmes, les traits défigurés par le chagrin...

– Putain, Louka ! J'étais mal, j'ai foutu le camp et appelé les secours. Le bourge a été emmené à l'hosto. J'étais planqué, j'attendais l'ambulance...

Nos mains se trouvent durant les aveux d'Ethan. Lui et moi mêlons nos doigts sans en prendre conscience...

– Je dois parler aux flics ! conclut-il, sûr de sa décision. Mais pas tout seul, avec toi, ce sera plus facile... avec toi, tout est plus simple.

Je fais gentiment abstraction de cette dernière parole.

– Avouer et se rendre, ce n'est jamais aisé. Reste que, faute avouée... J'espère tout de même, pour ton matricule, que la victime ne...

– Ta gueule ! Surtout, ne le dis pas ! Je n'veux pas y penser.

– Ok, ok. Excuse-moi ! Toujours est-il que, coups et blessures volontaires en réunion, que ce soit d'un côté ou de l'autre de la Manche, ça se chiffre en années...

Je soupire longuement. Mon désarroi se voit et s'entend, car je crains que l'avenir d'Ethan soit plus qu'incertain.

Consterné, il se cramponne à mes mains et les serre si fort que ses doigts blanchissent. Sous la pression, je réalise que nous nous caressons. Je n'ose pas bouger et déglutis, mal à l'aise et ravi. Mais je ne peux tolérer ce rapprochement. Une seule solution s'offre donc, à mon corps défendant, et à mon cœur aussi.

– Il va falloir appeler ton père, Ethan ! D'abord parce qu'il doit connaître la vérité, ensuite, si des poursuites judiciaires encourent sur ta tête...

D'instinct, il me lâche, puis s'obscurcit avant de s'avachir dans son siège, contrit et un brin paniqué. Sa rédemption sera compliquée et se fera dans la colère, les cris et les pleurs. Je comprends son appréhension ; et la mienne, la comprend-il ? Ethan saisit-il que ma présence à ses côtés est incongrue, qu'aux yeux de son paternel cela risque de me porter préjudice. Comment expliquer le fait que son capitaine se rue auprès de son fils ? Père et patron risquent de l'avoir un peu sec.

– On prend un verre et on se débarrasse de ce poids ? Ton mea culpa et ton père !

– Disons deux ou trois verres, si tu n’y vois pas d’inconvénients...

– Ouais ! Ce serait dommage que je ne profite pas de mon passage dans un vrai pub.

Je commande à boire, whisky pour moi et « beer » pour Ethan, ainsi que de quoi grignoter.

Le barman nous apporte un plat de minis tourtes. Devant ma mine sceptique au regard des aliments, Ethan s’empresse, amusé, de me tranquilliser.

– Ce sont des Crackers, des petits gâteaux fourrés.

– Fourrés à quoi ?

– C’est la surprise ! Faut savoir vivre dangereusement, Louka, surtout en cuisine de ce côté de la Manche.

Il rit vraiment. J’enfourne un cracker dans ma bouche, un éclair de défi à l’égard d’Ethan, et me régale. C’est à la fois croquant, fondant, sucré et salé. Surprenant, mais bon.

– Pourquoi tu es venu ? largue-t-il soudain, avec l’art et la diplomatie d’un bombardier.

Je manque de m’étouffer avec ma seconde bouchée et prends un temps infini pour l’avaler. Histoire d’échafauder le moyen de répondre à sa question. Les mots sont, comme qui dirait, reflusés au fond de mon horizon guttural. Je le mire, mâchant et tentant de trouver ce qui conviendrait de rétorquer. Le regard de Darious me brave.

– Parce que tu me l’as demandé ! rétorqué-je, bêtement.

Ça ou autre chose. De toute façon, il ne me croira pas.

– Dire la vérité, ça t’étoufferait, hein ?

– Je ne vois pas ce que tu insinues ? Je suis flic, c’est pour cette raison que tu m’as appelé, non ?! Tu avais besoin d’un policier, je suis là. Point.

– En partie, oui. Un flic que je connais plutôt bien, d’une certaine manière... Pourquoi t’es venu, Louka ?

Je bois mon verre d’un trait et en commande un suivant. Il faut que je boive. Il est primordial que la conversation retourne sur ses rails. Des rails que je maîtrise, qui ne sont pas censés me faire... dérailler ! Le hic, c’est qu’Ethan n’est pas disposé à s’engager sur un aiguillage qui soit favorable à mes sens. Quant à moi, je n’en vois aucun sur lequel m’appuyer pour fuir.

– On est vraiment obligés de partir sur ce terrain ?

– Quel terrain, Louka ? Le marécage dans lequel tu as refoulé tes sentiments ?

– Tu ne peux pas te contenter de ma simple présence... je veux dire, du fait qu'un ami vienne à ton secours.

– J'vais faire avec ; tu ne me laisses pas le choix... Je ne vais quand même pas te violer, quoique !

Il m'adresse un clin d'œil, je souris mal à l'aise.

– Mais, sache que je ne lâcherai pas.

– Je le sais. Tu me l'as prouvé plusieurs fois. Néanmoins, tu vas devoir t'accrocher, je ne suis pas un mec facile !

Nous rions, nerveusement. Le rire nous permet de décompresser, de mettre de côté l'aspect tragique de la situation, et la bizarrerie de ma présence ici. Cela me donne l'opportunité de ranger ses insinuations et ses intentions à mon égard dans la catégorie futilité. Je m'en porte mieux et me décontracte.

Au milieu de la nuit, tous deux encadrés par une escouade de « policemen », elle-même accompagnée d'un agent bilingue, nous expliquons notre cas. Mes pièces d'identité et papiers officiels ouvrent le dialogue et apportent un plus non négligeable. Ethan fait preuve d'un sens des responsabilités très apprécié. Il s'exprime avec sérieux et relate ses actes sans omettre un détail.

Serait-ce qu'il murisse enfin ? Il m'épate.

Il prend toute la mesure de ses agissements et supporte les conséquences sans faillir. Bien sûr, il n'a pas opéré seul. Résultat, il énumère les noms des membres du gang, les lieux où ils trainaient, et avoue leur trafic. On pourrait le qualifier de balance, il s'en moque et vide son cœur. Par ailleurs, bien que ces types ne soient que du menu fretin, ils sont connus et fichés. Ils avaient pris l'habitude de sévir dans de charmants quartiers londoniens et rendaient la vie impossible aux résidents. Une aubaine pour la police. Grâce au témoignage du fils de mon patron, ils ont désormais de quoi les mettre à l'ombre un moment.

Les policemen retrouvent l'appel qu'Ethan a passé au service des secours et qui a permis de récupérer la victime. Il s'avère que celle-ci est consciente, meurtrie par plusieurs fractures et contusions, mais ses jours ne sont pas en danger.

À l'annonce de ce fait, j'exprime mon soulagement en respirant plus sereinement. Ethan, lui, pleure. Tandis que la première étape de son mea culpa est en bonne voie, la seconde me remplit de stress.

L'Assistant Commissioner, le responsable de notre audition, prend en charge de contacter Darius

père. Armé du portable d'Ethan, il sort de la salle où l'on nous a enfermés. Mes pupilles inquiètes se posent sur lui. Anxieux, il m'octroie un clin d'œil qui se veut rassurant.

– Je crois que tu auras mon éviction de la police sur la conscience, Ethan !

– À quel titre te virerait-il ?

Ethan n'a pas tort. On ne licencie pas comme ça, d'un claquement de doigts, un capitaine de la PJ. Au pire on le mute... dans le NNNOOOrd !

Les minutes s'égrènent longues d'incertitude. Qu'est-ce que ces deux pontes de la police manigancent ?

Le Commissioner revient, son visage bouffi et rougeaud par la bibine n'exprime pas l'ombre d'une animosité envers nous. Il avance vers nous, tous deux assis l'un à côté de l'autre, s'immobilise au-delà de la table métallique qui nous sépare, puis, par l'intermédiaire du jeune bilingue, nous annonce la couleur.

– Mr Darios, votre père, et la justice Britannique ont décidé de mettre tout en œuvre pour vous éviter la correctionnelle et des poursuites compromettantes. Comprenez bien que l'Angleterre vous accorde une faveur, jeune homme ! En revanche, considérez-vous désormais « persona non grata » sur notre territoire, et ce, pour une durée indéterminée. Donc, puisque vous disposez d'un chauffeur...

J'ai le droit à un splendide regard noir appuyé.

– Vous êtes invité à regagner la France par le premier Shuttle, aux premières heures de la matinée. Messieurs, vous êtes libres. Allez récupérer vos affaires, mon garçon, chargez le véhicule du Capitaine Belgrade et préparez-vous au départ. Go away !

Sur ces derniers mots, les trois agents quittent la pièce. Ethan reçoit un texto à l'instant où on nous laisse seuls.

« Je serai à votre arrivée, à Calais... Prépare-toi mentalement, Ethan. Tu ne perds rien pour attendre ! » Ethan me tend son mobile. Je lis vite fait les deux lignes. Bon, eh bien l'accueil va être mouvementé.

Pas moins de trois agents londoniens nous escortent jusqu'au bahut français dans lequel Ethan était supposé étudier.

Une chape de plomb sur nos têtes, chacun ruminant ce qui est, nous envahissons le bâtiment et ses couloirs. J'ai la sensation d'être un condamné ! Têtes basses, yeux hagards, nous suivons le directeur,

en procession silencieuse, sous les regards curieux des étudiants qui entrebâillent leurs portes dès qu'ils perçoivent les sons de nos pas lourds.

Dans sa chambre d'étudiant, Ethan récupère ses effets personnels en un quart d'heure, montre en main, sans une attention envers son colocataire.

Ma voiture est chargée dans la foulée. Avant de regagner son véhicule, le gradé de notre escouade me tend une chemise cartonnée scellée : le dossier d'Ethan à remettre à son père.

La Skoda grise de la police, bariolée d'un damier jaune et bleu, démarre, sirène hurlante. C'est le signe de notre départ. Pour être certain de nous voir quitter le territoire, nous avons droit à une escorte.

La classe !

Parvenus à Folkestone, une seconde voiture, d'un modèle différent mais d'une couleur identique, prend le relais. Celle-ci nous amène aux portes de l'embarquement, sur un parking vide, dans les starting-blocks du Shuttle. Un flic en descend, tape à ma vitre latérale... j'obtempère et l'ouvre. Sans expression particulière, hormis celle de la frustration de devoir encore bosser au milieu de la nuit, il me demande poliment de lui donner mes clés de voiture. Cette nuit, c'est camping en bagnole ! Du moins pour les trois ou quatre heures à venir.

Ma dernière nuit sur un siège de voiture... euh, je devais avoir l'âge d'Ethan !?

D'ailleurs, il n'a pas l'air plus enthousiaste que moi sur ce coup. Ethan n'a pas dit un mot, pas même émis un son, depuis le SMS de son père. Mon GPS est plus expressif que lui. À la réflexion, je doute que le caravaning en BM y soit pour quelque chose. Son mutisme m'est insupportable. Je ne vois pas ce qui le chagrine. Après tout, il s'en sort plutôt bien.

– Pourquoi tu prends un air si tragique ? Tout aurait pu être différent et bien plus grave...

– Si tu l'dis !

– Attends voir ! Si on considère ce que tu as fait, et les charges... inexistantes qui s'en sont suivies, bah oui, je te l'affirme, tu t'en sors bien.

– Perso', je te confirmerai ça dans deux ou trois heures.

Il s'est rembruni et en devient désagréable.

– Tu fais référence à ton père, là ?

– Ouais, c'est ça, à mon daron. La confrontation va être coton...

– Tu l'as cherché, aussi.

Pour la première fois depuis que je le connais, ses billes opalines me sondent sans désir. Il me semble qu'il va m'engueuler.

– Je ne te parle pas de moi. J'ai l'habitude. Je m'en remettrai... Mais toi, ce sera compliqué.

– Moi ! Qu'est-ce que tu veux dire par moi ?

Vautré dans le siège passager, il se réinstalle de façon à prendre une position idéale pour une discussion sérieuse, puis il se place légèrement de biais et me regarde fixement, les traits fermés par son besoin de m'éclaircir les choses. J'avais reculé mon propre siège à fond, et descendu le dossier afin d'être à l'aise. Je le relève désireux de l'écouter et d'en savoir plus. Il vient de me flanquer la trouille. En quoi son père, mon patron, pourrait-il m'en vouloir ?

– Je vais t'expliquer une ou deux choses sur mon paternel, et moi. Ça t'évitera de proférer des conneries et tu saisisras ce qui me stresse à l'idée de ce retour au bercail...

– Ok, je suis tout ouïe, badiné-je un brin pour me rassurer.

Son air catégorique quant à son père jette un froid. Et pas seulement dans l'habitacle.

– Ne prends pas les choses à la légère, Louka ! Ce retour en France sera mouvementé, crois-moi. Et tu seras concerné.

Mal à l'aise, je déglutis. Son regard gris est si sérieux, pareil à celui d'un sage grondant un disciple espiègle. Je ne comprends pas ! Qu'est-ce que son père peut me reprocher ? Que peut-il me faire de si terrible ? Et pourquoi ? Je pourrais, à la rigueur, concevoir qu'il n'apprécie que modérément le fait que j'aie usurpé son rôle. Et c'est tout.

Ethan se réinstalle dans son siège, le recule à fond et place nonchalamment les talons sur le tableau de bord. Le fait qu'il daigne se confier à moi me prouve une fois de plus à quel point il me tient en estime. Quelle place m'accorde-t-il dans sa vie pour que j'aie droit à des confidences très personnelles ? Il n'est guère du genre à s'épancher.

– Entre lui et moi, depuis le divorce, et plus sûrement dès qu'il pigeât que ma libido n'allait pas dans le sens... euh, petit-fils et joie de la paternité... nous sommes à couteaux tirés. Certains côtés de mon évolution le rendent chatouilleux. À la limite, mon addiction, il s'en fout. Selon ses dires, elle n'est que la conséquence de ce que je suis. Il a peut-être raison, tu m' diras ! En gros, il ne me reproche pas ma conso'. Au contraire, il kiffe ma dépendance et mon besoin de faire des conneries. Tu vois, mes délires lui permettent d'avoir un œil sur moi. Je suis fiché et connu par bon nombre de ses potes comme étant le fils junky à suivre à la trace. Où que j'aïlle, quoi que je fasse, la flicaille de France et de Navarre sait. Pratique, hein ! L'œil de la justice me suit comme une mère étouffante...

– Où tu veux en venir ? Arrête de tourner autour du pot, tu me déstabilises.

– Ce qui emmerde grave mon père et qui le pousse à maintenir une poigne autoritaire sur moi est

que je sois... homo, tu imprimes ? S'il est homophobe ? Je n'en ai pas l'impression. Il fréquente des gays avec qui il s'accorde. En gros, son aversion, il me la réserve. Alors, comment crois-tu qu'il te perçoive maintenant ? Un coup de fil de ma part et tu te pointes illico. Tu voles littéralement jusque dans mes bras, Louka...

– Mais... mais je ne...

– Bien sûr que si tu l'es. Que tu aies un mal fou à l'admettre, c'est autre chose. T'inquiète, je t'aiderai. Reste que pour mon vieux, désormais, ta présence près de moi révèle ton homosexualité et ton attirance pour ma pomme !

– Putain ! Je ne suis pas... gay.

Cependant, ma voix se confond en un filet, en un murmure quasi inaudible. M'entendre le prononcer change quelque peu la donne. Soudain, alors que ma conscience se bat avec ma raison, Ethan s'évertue à me prouver ses propos. Il se lance à l'assaut de ma libido entravée par une éducation austère.

Je ne saisis sa détermination que trop tard, au moment où il saute pour ainsi dire par-dessus le levier de vitesse avec facilité, comme si l'espace confiné de la voiture était une vaste et spacieuse Limousine. En un mouvement fluide, il se tient à califourchon sur mes cuisses, le volant plaqué contre ses reins.

Ok, d'accord !

Mon regard et mes traits traduisent ma surprise. Mon corps inerte également. Je suis proprement statufié.

Ethan agit avec une telle désinvolture, que son attitude en est séduisante. Ses yeux me lancent des éclairs licencieux, ils brillent d'un désir brûlant.

Ethan me veut et exige de me faire découvrir ce qui me fait défaut. J'ignore s'il est le meilleur des profs, mais je n'en souhaite nul autre. Si je dois me révéler, autant que ce soit avec un jeune étalon sauvage pour qui mes sens s'affolent.

Ses opalines sont un océan de passion et jamais aucune de mes conquêtes ne m'a regardé avec pareille ferveur. Son ardeur, son impatience et son appétence me paralysent. Suis-je prêt ? Est-ce ce dont j'ai besoin ?

Je devrais réagir !

Une part de mon esprit aimerait lui résister, et donner à mon corps le moyen de se reculer dans mon siège, de le virer de mes cuisses... mais j'en suis incapable. Au fond de moi, je veux... qu'il... reste !

Ses mains empoignent les miennes subitement alors que j'esquisse un semblant de besoin d'échapper à son emprise. Nos doigts se mêlent, puis Ethan repousse mes bras au-dessus de ma tête. Je suis sous sa domination.

Animé d'un regard bestial, la voix rauque, déformée par une soif sexuelle exacerbée...

– On rallonge le dossier ?

Sa respiration est saccadée, la mienne tout autant. J'ai la sensation de manquer d'air. Ma poitrine peine.

– Je... Oui ! soufflé-je, intimidé, mais déterminé.

Je ne peux désormais plus flancher, je ne veux plus.

Entendant ma réponse, ne l'espérant pas positive, Ethan affiche un sourire en coin charmeur. Un sourire de vainqueur.

Simultanément, il libère une de ses mains qui enclenche la manette d'inclinaison du dossier avant de réintégrer le nid de mes doigts. Je suis projeté en arrière, un petit son de stupéfaction m'échappe, Ethan est aux anges, il rit bruyamment.

Il rit, rit encore, jusqu'à ce que ses lèvres embrassent ma joue. Son visage collé au mien, j'essaie de suivre du regard chacun de ses bisous. J'évite néanmoins de bouger par crainte d'attiser son ambition, mais aussi afin de ressentir pleinement les douces sensations qui m'envahissent.

Ses lèvres s'animent, voluptueuses, sur ma peau, explorant le dessin abrupt de ma mâchoire. Ses smacks sont chastes, à peine perceptibles, mes chairs s'électrisent sous ses ravissants baisers.

Suivant la logique de leur découverte, ses lèvres se saisissent langoureusement d'un lobe d'oreille. Ethan le pince et l'embrasse sans indignité, parfois en insistant sur la courbe de mon cou. Je m'entends pousser un râle sourd, symptôme des émotions qui me transcendent, avant de fermer les yeux, de me cambrer et m'étirer, emporté par les ondes envoûtantes qui me bousculent.

– Ethaaaannnn ! soufflé-je.

Ce n'est plus moi. Je suis un autre, mon cœur et mon corps ne m'appartiennent plus. Je chavire, mon anatomie explore de nouvelles sensations. Mes muscles se tendent et mon bassin, soumis à des pulsions dévastatrices, se cambre effrontément. Tout mon être se venge des frustrations qui, depuis des décennies, l'entravaient.

Ethan picore ma peau bouillante de désirs inassouvis. Il se laisse érotiquement guider par les signes que je lui envoie inconsciemment, tels des codes secrets qu'il décrypte. Un frisson, un gémissement, une contorsion...

Nos doigts se lâchent, ses mains reprennent leur liberté afin de prendre d'assaut mon tee-shirt. Elles se glissent sous le tissu et parcourent suavement mes abdominaux raidis à l'extrême. Ses doigts graciles becquettent mon épiderme, allant et venant sur ma peau, dessinant les courbes incurvées de mes lignes, jouant impudiquement avec les ridicules monts frémissants de mes pectoraux... C'est un délice, une torture délectable.

Le coton de mon vêtement coincé en boule sous le menton, Ethan, grisé par notre plaisir de se tenir ainsi lovés l'un contre l'autre, se presse de pincer mes tétons, ou bien de me les mordiller. J'exhale mon plaisir, geins et entrouvre mes lèvres. Alors, sans cesser d'asticoter mes seins criards, Ethan infléchit son visage vers le mien et tend ses lèvres généreuses avec une lenteur insoutenable. La moindre de ses intentions me paraît lente, trop lente, tant je le réclame, lui et les infimes parties de son être.

D'abord, me mettant au bord d'un précipice, ses lèvres ne font que frôler les miennes et divertir un temps mon arc de cupidon. Quand, enfin, il se décide.

Galvanisé, Ethan me prend entièrement les lèvres, la bouche, puis, sa langue humide, chaude, dégourdie et goulue, se fraye un passage en douceur entre mes dents.

Cette fois, je ne me formalise guère. À grand renfort de cris étranglés enfiévrés, je le sollicite et l'accueille. Nos langues se retrouvent, s'affolent, envoutées par la machination salace de ce baiser farouche.

Tous deux stimulés par les émotions qui nous broient les entrailles, nous peinons à respirer. Nos inspirations sont profondes et bruyantes. Ethan est torride, il m'ensorcèle, tandis que mes réactions l'excitent. Il pèse sur moi de tout son poids, de toute sa fougue, de toute sa volonté. Son besoin de me posséder est viscéral. Celui de m'offrir inimaginable.

Mon corps ne se fait plus violence, et, malgré moi, j'ai incité ma raison à se faire discrète. Pour être honnête, sciemment, je l'ai enfermée dans un tiroir et perdu la clé, à la minute où nous nous sommes retrouvés dans la voiture.

Victime de mes sens, encore une de ces délicieuses décharges serpente le long de mon échine et meurt au creux de mes reins. Cette poussée d'adrénaline est telle que mon bassin s'arcoute tandis que mes paumes se plaquent au toit de la voiture. Seuls les besoins d'Ethan, ma jouissance du moment, la chaleur qui m'engourdit, l'ardeur de nos baisers, me commandent. L'attraction impérieuse me soulève du siège et augmente la pression sanguine de mon cœur.

Tant bien que mal, saucissonnés dans l'habitacle restreint, nous nous contorsionnons afin de parvenir à nous mettre mutuellement torse nu.

En partie dévêtu, Ethan me contemple, une moue aguicheuse et approbatrice au coin des lèvres. Je rougis presque. Du bout des doigts, toujours avec dextérité, il reprend ses savoureuses cajoleries sur mon tronc entièrement à sa merci. Nos instincts débridés nous entraînent vers la bestialité...

En fin connaisseur, Ethan élargit le champ de ses caresses. Ses mains baladeuses se prélassent à la ceinture de mon pantalon.

Il promène ses paumes, pianote des doigts mon épiderme sensible, d'une hanche à l'autre, le long du tissu en un va-et-vient sensuel. Chaque fois qu'il effleure les premiers poils de ma toison, mes yeux, mon être, mes muscles... se pâment. Sans honte, les petits gémissements qui m'échappent accroissent notre plaisir.

Quand, plus aventureux que jamais, Ethan empoigne un de mes poignets ! Durant un millième de seconde, augurant que nous allons atteindre des sommets inviolés, du moins en ce qui me concerne, je me fige avant de faire preuve de quelques réticences. Mais face à son regard volontaire, le souffle court, je le laisse poursuivre à son idée.

Alors il entraîne ma propre main et la pose brusquement sur son entrejambe. Bien qu'incertain, timide, excité par l'avidité de la convoitise, et celle de répondre aux attentes d'Ethan, mes doigts entament une danse érotique sur son membre copieusement affriolé. Malgré la barrière du jean, la toile tendue forme une proéminence révélatrice. Le slow langoureux que ma main exerce décuple les plaintes jouissives de mon doux tortionnaire. Plus Ethan exprime son bonheur, plus je le caresse, plus j'amplifie son désir, et le mien.

Mes reins me taquent, mon cerveau semble pâtir de violents spasmes, je crois vivre un fantasme inavouable... Je kiffe ce moment comme jamais.

Ta gueule, m'man !

Je suis en feu. Chacun de mes pores, de mes organes, nourrit un brasier ardent. Mes massages sont désormais brutaux et appuyés. Posé sur mes cuisses, le bassin du fils de mon patron explose. Sa danse est frénétique. Ses coups de reins à répétitions me labourent les quadriceps... je m'en moque.

La soif de son corps pour le mien se révélant intenable, avec une brusquerie chargée de tendresse, les boutons de mon pantalon sautent les uns après les autres aidés par des doigts experts.

Ceux-ci se frayent un passage sous l'élastique de mon caleçon, puis, la main d'Ethan se saisit de ma sacro-sainte virilité sans hésitation, la prenant pleine et entière, bouillante et en extase au creux de sa paume. Par ailleurs, deux billes opalescentes la détaillent gourmandes d'avidité.

– J'ai envie de toi !

Pour toute réponse, je me cambre et l'attire contre moi. De nouveau nos bouches se délectent l'une de l'autre. Mais ce n'est plus de mes lèvres qu'Ethan a besoin. Se contorsionnant plus que se voutant, le bout de sa langue vient me taquiner le prépuce. Je râle aussitôt.

À mon tour mes mains se meuvent, elles enserrant les fesses dures d'Ethan. Mon câlin l'incite à plus de détermination.

Je sens la langue épaisse du gamin exercer de petits cercles concentriques autour de mon gland. Cette partie de mon anatomie est gonflée, rougie d'excitation. Dès lors, me devinant entièrement prêt, Ethan approfondit sa découverte. Sa main enchaine alors de merveilleux va-et-vient tandis qu'il enfourne mon extrémité orgueilleuse dans le nid chaud de sa bouche. Doucement au début, la fellation prend en ampleur. Il glisse et glisse sur ma peau... me masturbant comme un dieu. Ethan est un virtuose !

Il va vite, plus vite, encore, et encore... monte, descend, serre, desserre... jusqu'à l'apothéose, lorsque, dans un ultime gémissement, suivant une époustouflante cambrure de bassin, je repousse la tête d'Ethan, sa main prend le relais... je jouis.

À bout de souffle, médusé par ce que je viens d'éprouver, et euphorique, je fixe Ethan. Dans son regard luisant de malignité, je devine que nous n'en avons pas terminé.

– À ton tour ! me murmure mon amant impatient.

– Que... quoi ?

– Termine ce que tu as commencé, insiste-t-il en pointant la bosse énorme que son entrejambe arbore.

Les boutons sont proches de la rupture. La panique me gagne. Je ne me sens pas capable de plus pour l'instant, et me raidis.

– Ooooh ! Fais-le, toi ! Je... mate.

Difficile de croire que j'ose proposer de le regarder se faire du bien.

– Pas question ! Petite nature, va.

– Merde, Ethan ! C'est un peu... trop pour moi, pour l'instant. Tu... tu m'as déjà beaucoup provoqué...

Mais je n'ai guère l'occasion de lui faire entendre mon point de vue. Il me saisit la bouche et m'embrasse fougueusement. Je réponds instantanément et me dévoue au bon vouloir du fils de mon patron.

Sa main attrape la mienne et la guide sur son intimité en ébullition. Mon excitation redouble. C'est l'escalade de mes sens. Je ne me limite plus à quelques caresses. Mes gestes sont vifs et précis et déboutonnent la braguette de manière exemplaire. Ma peau souffre du besoin impérieux de tenir son sexe dur contre moi, lové au sein de ma paume... et plus ! Le trajet jusqu'à l'objet tant convoité se fait sans encombre, la virilité d'Ethan étant libre de tout élastomère. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il avait prévu ma visite.

Trop excité, ma maladresse amuse mon compagnon. Sa main s'ajoute à la mienne, et toutes deux

enlacées, la danse érotique s'accroît. Entre nos doigts l'extrémité de sa verge est un bourgeon violacé prompt à éclore.

Nous accélérons encore la cadence. Ethan me donne l'impression d'être à la limite de l'évanouissement. Sa respiration suit le rythme de nos poignets. Il se cambre, gémit, se déhanche... Je ne cesse de le mirer, lui, ses expressions extatiques, et son membre fiévreux des plaisirs que je lui procure.

Et dans une dernière plainte languissante, son sexe pleure son bonheur entre nos doigts.

À bout de souffle, épuisé, trempé de sueur, Ethan s'affale sur mon torse, m'embrasse, nous rions.

– On est d'accord, tu l'es ?

– Je le suis. Je le suis et l'assume enfin.

– Si ça te dit, on peut poursuivre plus avant cette libido retrouvée...

– Non ! crié-je, troublé et inquiet de franchir les étapes trop vite. Vas-y mollo quand même. Tu n'effaceras pas vingt-cinq ans de conditionnement sexuel en deux heures.

– Tu me sous-estimes.

– Tu me surestimes ! Par contre, j'aimerais effacer les quatre-vingt-dix kilos qui m'étouffent... Franchement, ça m'arrangerait. Tu ne le parais pas, mais tu es lourd.

– Pigé !

J'ai le sentiment de l'avoir échappé belle. Toujours est-il qu'Ethan réintègre son siège. Nous nous rhabillons. La buée qui enduisait les vitres s'écoule lentement. Dehors, le ciel change, un cercle solaire se dessine au loin. L'aube fait place à la nuit. Je suis bien, heureux, ma mère est apparemment morte pour de bon !

– Ethan ?

– Mmh !

– Je... je tiens à toi !

Ma voix n'est qu'un chuchotis. Je n'ose le regarder, me sens idiot. Stupide de prononcer ces deux mots dès notre première relation. Mais il semble que mon sentiment ne soit pas partagé. Je n'ai rien dit de ridicule. Ethan se penche vers moi et se jette sur mes lèvres sans frénésie, juste tendrement, l'œil chatoyant et amoureux.

Le retour en France nous est moins euphorique que ces dernières heures ne le furent. Le silence est lourd dans la BM, la radio ne couvre pas le calme pesant qui règne. Tandis que nous roulons sur les entrelacs d'autoroutes, il est clair que l'ambiance s'est refroidie, tout comme nos ardeurs.

L'heure du verdict approchant, nous nous sommes un tant soit peu assombris. En suivant les panneaux indicateurs, direction Dieppe, j'aperçois notre point de rendez-vous au-delà du pare-brise. Le parking est pour l'heure désert. Ethan se renfrogne plus encore dès que j'y stationne.

Ensuite, sans attendre que le contact soit coupé, nettement sur la défensive, il en sort et s'adosse à sa portière qui vient d'être claquée.

À mon tour, je descends de la voiture et rejoins... mon mec !? Cette idée me fait sourire. Adossé à ses côtés, il me propose une taffe. Je refuse. J'ai peut-être des vices inavouables, mais pas celui de fumer. Les mains dans les poches, parfaitement détendu du fait de me tenir près de lui, une furieuse envie de l'enlacer afin de chasser ces vilains traits fermés me nargue.

– Tu t'en fais beaucoup trop. Je suis sûr que tout se passera bien. Ton père n'est pas si borné...

Pourquoi ai-je autant de difficultés à me croire ?

– Pas si borné, non. Juste un brin homophobe en ce qui me concerne, en plus d'être surprotecteur.

– Certainement pas autant que ma mère !

Ethan se contente de rire jaune, puis se tourne vers moi.

– Avec lui, ça passe ou ça casse. Il va y avoir des tessons sur le bord de la route ! Viens là.

Et il me plaque contre la carrosserie, coincé par son corps tendu. J'adore quand il me fait le coup du voyou ténébreux !

Son bassin se presse contre le mien, et la valse sensuelle s'amourache de nos corps. Les mains en coupe autour de mon visage, rendu abrasif par la barbe, Ethan prend mes lèvres puis nos langues se retrouvent. J'hésite un peu à me laisser déborder par le désir, de crainte que le chauffeur d'une berline bleue ne nous surprenne. Mais j'ai une vue dégagée du réseau routier, et je n'ai de toute façon pas les moyens émotionnels de résister au charme ravageur d'Ethan. Alors !

Alors ses cajoleries, sa langue épaisse et les mouvements réguliers et provocateurs de ses hanches annihilent mes angoisses. Je me livre à mes besoins physiques de posséder ce gamin. Tout en lui rendant ses délicatesses, je lui empoigne fermement les fesses, puis me love entièrement contre lui, jusqu'à lui sauter dans les bras entravant son bassin entre mes jambes.

Aïe ! Qu'est-ce que...

Soudain, Ethan s'arrache brutalement à ma bouche et à mes bras, comme si une puissance invisible et hargneuse le happait en arrière. Ma lèvre inférieure saigne, sous la violence du geste, il m'a mordu.

Si dans un premier temps je demeure pantois, les bras ballants, à sucer la blessure de ma lèvre, je comprends très vite ce qui se trame.

Darius père est à trois pas de moi et tient son fils par la capuche de son poncho. La rage défigure les traits du commissaire.

Merde !

Si mon boss est rouge de colère, mon mec est blanc comme un linge. Les deux hommes sont tendus, prêts à se ruer l'un sur l'autre. Leurs cris déchirent mes tympans. Mais comment s'y est pris le divisionnaire pour qu'on ne l'entende pas arriver ? Pour un flag', c'est un flag' ! Du grand art.

La relation entre père et fils se dégrade à vue d'œil. Ethan se débat comme un beau diable, mais son père ne lâche pas prise. Tout va très vite. Les choses s'enveniment.

– Bordel, Papa ! Lâche-moi, merde !

Le fils s'égosille, gesticule dans tous les sens, tente de contenir son père. Or, celui-ci le maintient d'une poigne de fer.

Devant l'énervement de sa progéniture, de sa main libre, il s'évertue à vouloir biffer son fils. Ethan n'a pas l'intention de se laisser gifler. Il hurle, vocifère, pare et esquive les violences paternelles, tandis que je reste coi, tétanisé. Quant à dire ce qui me pétrifie, entre la venue impromptue de mon boss, le fait qu'il m'ait vu rouler une pelle à son fils et son attitude intolérable de l'instant... ?

Pourtant, un déclic se produit au fond de mon cœur et m'oblige à réagir. Darius père va finir par blesser sérieusement Ethan. Son comportement abusif doit cesser. Le flic réintègre le rôle qui lui est dû. Je me porte au secours d'Ethan.

Tout en leur parlant posément, leur demandant de retourner au calme, j'entre dans la mêlée.

– Commissaire ! Ethan ! S'il vous plaît, commissaire...

Vu l'état d'hystérie de mon patron, je ne pensais pas avoir un impact quelconque sur lui. Son regard sombre se fixe sur moi, mauvais et prompt à me fusiller.

– Vous, Belgrade... ! Allez agiter votre petit cul de tarlouze ailleurs !

Punaise ! Ça vole haut. C'est un coup bas et l'envie de lui rétorquer que mon petit cul aurait bien des choses à lui dire me démange. Mais je suis un grand garçon, je sais me tenir et je garde mon sang-

froid. M'énervé n'arrangera pas les affaires d'Ethan de toute façon. Et je présume que ce père, à bout de nerfs, ne pensait pas ses mots. La colère et la crainte font dire et faire n'importe quoi. Par ailleurs, ma position face à cet homme bloque mes envies de le remettre en place. C'est mon boss !

Toujours est-il que je ne peux tolérer son attitude à l'égard de son fils. C'est inexcusable. Cette fois, j'entre pleinement en jeu. Non que j'assène des marrons, mais j'empoigne la lignée Darious par les épaules, les secoue un brin et parvient à faire lâcher prise au paternel. Bras tendus, un Darious dans chaque main, je les maintiens loin l'un de l'autre et hausse le ton.

J'ai tout d'un coup le sentiment de me retrouver au bureau en compagnie de loustics prêts à en découdre. Je ne me fais entendre que difficilement.

Si Ethan s'assagit, son père n'a pas la même motivation. Il a une force surprenante. Mais il est vrai qu'il n'a que six ans de plus que moi. Il n'est pas plus un vieillard que je ne le suis. Il conserve une conduite véhémement et s'obstine à vouloir mettre la main sur Ethan. Les coups dans le vide pleuvent. Mais lorsque son regard enragé tombe sur moi, j'entrevois dans ses prunelles comme un éclair de lucidité derrière le masque de la hargne. C'est plus que ce père ne peut supporter. À ses yeux, je suis l'instigateur de son malheur, le responsable de la chute de son fils, son bras droit souillé... Il est indéniable que ma proximité l'indispose. Et tel un chien de garde calculateur, il murit ses actes, m'observant d'un œil mauvais. Le point positif est qu'il met de côté la rancœur qu'il voue à son fils.

Quelque part dans l'espace qui me sépare de Darious père, je vois ses doigts boudinés, mais fermes, se contracter et former un poing aux phalanges saillantes. Puis, je sens quelque chose ressemblant à un roc s'écraser sur ma figure et me percuter le bas de la mâchoire. J'ai les os durs, une chance ! J'oublie mes prises et relâche les Darious.

Mon crâne est flagellé d'ondes douloureuses, la partie meurtrie de mon visage me lance, un brouillard d'étoiles brouille ma vue et mon cerveau. Un liquide chaud nappe l'intérieur de ma bouche, c'est la confusion. Par delà la brume de souffrance, la voix d'Ethan s'égosille en intimant à son paternel d'arrêter ses conneries... Je me sens comme groggy, titube, les sons me parviennent ouatés... Par chance la voiture n'est qu'à deux pas, je me retiens à sa carrosserie... des portières claquent à plusieurs reprises, des hurlements fusent, un moteur s'ébranle...

Lorsque je recouvre mes esprits, il n'y a plus que ma BM sur le parking. La souche Darious s'est volatilisée. Je me retrouve seul, dépité, peinant à saisir tout ce qui vient de se passer. Les événements se sont précipités depuis ces dernières heures et me chamboulent. Un certain laps de temps s'écoule avant que je ne puisse reprendre la route. Sans Ethan ! Sans boulot dès lundi, dans deux jours !

J'ai regagné mes pénates, la mort dans l'âme, le regard vissé sur mon portable au cas où. Maintenant chez moi, les heures défilent depuis le départ mouvementé d'Ethan, j'ai beau garder le mobile à la main, quoi que je fasse... l'engin s'obstine à se taire. Il ne m'appelle pas ! Pourquoi ?

Même si son père lui a confisqué ses modes de communication, je pense que mon mec est du genre à trouver le moyen de passer un coup de fil s'il le souhaite. Quand je pense que je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui demander son numéro ! Je pourrais appeler sur le fixe de la famille Darius ? Ou directement sur le portable de mon boss ?

Mauvaise idée, mon vieux !

J'espère qu'ils vont bien, tous les deux. Prie pour qu'ils aient accepté un compromis et tourne en rond dans mon appartement. Je n'ai même pas faim, le goût à rien, une angoisse me tord les entrailles... Je voudrais juste que tu me tiennes au courant, Ethan, je ne veux que savoir si tu vas bien... entendre ta voix, deviner ton sourire derrière tes mots. *Mais appelle quoi, merde !*

Quand soudain la sonnerie de ma porte s'égosille. Je n'ai jamais fait aussi vite pour aller ouvrir. Mon cœur bat la chamade, Ethan aura préféré venir. Il tient à moi et vient se réfugier ici, dans mon appartement, juste lui et moi... C'est son genre de débarquer sans prévenir ! C'est lui, c'est évident, il a besoin de moi...

Dans la précipitation, un sourire benêt sur les lèvres malgré le tiraillement que m'inflige ma contusion, passablement excité par le désir de voir Ethan, j'ouvre sans même vérifier dans l'œilleton qui se tient dans le couloir, de l'autre côté de ma porte.

Qu'est-ce que... ?

Je déchante, et passe par toutes sortes d'émotions en un millième de seconde.

– Comm... Monsieur le Commissaire...

Il ne me laisse pas le temps de finir. Peu importe ! Je ne sais quoi dire. Je n'éprouve même pas de rogne. Pourtant, je devrais.

– Ethan est chez vous ?

C'est le père que j'ai sur le pas de ma porte. Un père torturé et inquiet, les épaules basses, affichant un regard grave.

– Non ! Mais entrez... s'il vous plaît ! Ça m'ennuierait de susciter les commérages. On va faire jaser.

Il hésite un peu, fouillant le couloir du regard. Qu'est-ce qu'il craint ? Qu'un voisin le voit s'introduire dans l'antre d'un gay ? Il finit par se décider, foule la moquette d'un pas lourd et va s'installer sur mon canapé, comme je le lui proposai.

– Voulez-vous boire quelque chose ? m'enquiers-je très posément.

Perdu dans ses pensées, le divisionnaire sursaute avant d'opiner du chef.

Sans le lui demander, j'opte pour deux bières. Lorsque je reviens dans le salon, je remarque que son œil présente une teinte ocre prononcée. Par ailleurs, sa paupière est légèrement tuméfiée. C'est seulement lorsque je me place en face de lui, et après avoir avalé une bonne rasade de Despé', qu'il se remet à parler.

– J'aurais cru que... qu'il serait chez-vous !

– La dernière fois que je l'ai vu, vous le poussiez dans votre voiture.

Darios père me lance un regard noir. Je dois avouer que je ne mâche pas mes mots. C'est plus fort que moi. Et ce malgré l'angoisse que je ressens à savoir Ethan errant on ne sait où.

– Merci ! Sympa de m'en remettre une couche, ça m'aide beaucoup ! Je sais que je ne suis qu'un con, que j'ai dépassé les bornes avec lui... avec vous ! Désolé pour... ça d'ailleurs, souligne-t-il en montrant ma mâchoire du doigt.

– Laissez tomber. Il n'y a pas mort d'homme. Pourquoi pensiez-vous qu'Ethan serait ici ?

– On s'est... un peu... bousculés une fois à la maison... prononce-t-il hésitant, la voix chargée de trémolos.

La haute autorité policière ne paye plus de mine. Son courroux s'est évaporé. Je ne sens pour lui qu'un sentiment de pitié. La dispute avec son fils l'a ébranlé.

– Bousculés ! Jusqu'à quel point ?

– On s'est mis sur la gueule ! Là, c'est plus clair ? Et Ethan a fichu le camp, avec son sac... Je croyais qu'il...

– Il est majeur, monsieur ! C'est un grand garçon... Je comprends votre inquiétude, mais on ne peut faire autre chose qu'attendre.

– Sûrement ! Je... je voulais m'excuser auprès de lui... Alors je suis venu...

Oh la ! Je sens comme un parfum de confidences planer dans l'air. Que le divisionnaire veuille se faire pardonner, c'est compréhensible. Mais pas chez moi. D'une, je ne suis pas disposé à l'entendre se lamenter, de deux, je ne suis pas son confesseur... de trois, ma main me démange ! Si j'en crois le coquard qui le défigure, Ethan a dû avoir eu matière à frapper son père. Dans quel état ce dernier a mis son fils ? Sa propre chair, son sang.

Le visage enfoui dans ses paumes, mon commissaire sanglote doucement, ravagé par la culpabilité. Je ne peux pas, malgré mes répulsions à son égard, le laisser comme ça. Je ne me bornerai pas à me comporter tel que lui, en imbécile.

– Donnez-moi le numéro d'Ethan... je ne l'ai pas. Si je l'appelle, il me répondra... peu importe

qu'il se pose des questions sur le comment j'ai obtenu son numéro, il décrochera.

– Vous feriez ça ? Après...

– Je le fais pour moi. Pas pour vous. Je veux savoir s'il va bien... entendre sa...

– Vous avez couché ensemble ?

– Je... euh ! Non, pas vraiment. Mais...

– Vous l'aimez ?

Sur le coup, je me contente d'arrêter de respirer. Discuter de ma relation avec son fils, de mes sentiments à son égard, ne me semble pas judicieux.

– Je crois que... oui ! En tout cas, il ne m'est pas indifférent.

– Vous m'épatez, Belgrade ! J'ignorais que vous étiez homo. Vous cachez bien votre jeu.

– Et ça vous pose un problème ?

Il me fait signe que non.

– Mes orientations sexuelles seront-elles sujettes à soucis par la suite ?

– Non ! Bien sûr que non. Je me fous de vos penchants...

– À condition que je ne m'approche pas d'Ethan, c'est ça ?

– Peu importe le mec qui s'entichera de mon fils... vous ou un autre, ce sera kif-kif ! Ce qui m'emmerde est qu... il est tout pour moi, vous saisissez ? Tout. Mon fils, c'est ma raison de vivre. Depuis le divorce, je n'ai que lui, il grandit... et me rappelle tant sa mère...

Tout à coup tout est limpide. Tout ce cirque pour de l'amour paternel !

Ce père a une trouille bleue de perdre son fils, de se retrouver seul, comme tout parent. Soudain soulagé, le rire m'emporte. Je ris d'un rire gras, sincère, qui démontre combien son aveu me conforte.

– Je vous conseille de couper le cordon, commissaire ! Et d'avoir une conversation sérieuse avec votre fils. Quant à votre méthode pour le garder près de vous...

– Je sais. Je dois la revoir.

L'homme se détend enfin, ses lèvres esquissent un sourire. Personne ne résiste à mon rire charmeur. En fin de compte, le père Darious n'est pas le tuteur révoltant auquel Ethan croit avoir affaire. Il ne s'agit que d'un manque de discussion entre eux, que de confiance.

À la lumière de ces révélations, rassurer le père est primordial. J'enregistre donc le numéro d'Ethan dans mon portable et m'apprête à l'appeler, quand...

On frappe à ma porte. Darius se tend instantanément. Je perçois un éclair d'espoir traverser ses prunelles azur qui se focalisent sur le panneau de bois. De mon côté, je prie en silence.

Faites que ce soit lui !

Hâtif, j'ouvre. Toujours sans prendre le temps de vérifier qui se tient sur le seuil. Mon cœur bat la chamade et mes mains sont moites.

Alléluia !

Ethan a une lèvre fendue, la marque d'un coup violent sur la joue, mais rien de bien méchant. Son orgueil est plus atteint que son physique. Sans dire un mot, il se précipite dans mes bras et plus sûrement sur ma bouche. Je l'enlace et réponds à son baiser. Dès la porte ouverte, j'ai tout oublié, même son père.

Les mains d'Ethan, éprises de mon dos, s'aventurent sous mon polo, puis sous la ceinture du jogging informe que j'avais revêtu après ma douche. Avec la force du désir, il me repousse à l'intérieur de mon logement, et claque la porte de la pointe du pied... lorsqu'il repère son père, statique, au milieu de mon salon. Il me lâche et me repousse avant de se cabrer. Dans ses yeux, je lis la déception que je lui inspire.

– C'est quoi ce délire ? Qu'est-ce qu'il fout chez toi ?

Les mots me manquent. Muet, incapable de lui rétorquer quoi que ce soit de cohérent, je m'efface. Le fait qu'il soit dans mes pénates m'ébranle sans commune mesure.

– Ethan, il faut qu'on discute...

Son père tente une approche sereine.

Mais le fils n'est pas disposé à l'écouter. Pas plus qu'à respirer le même air que son géniteur. Il s'apprête à partir, remonté à bloc, me vouant une haine sans nom. Si quelqu'un dans cette pièce peut le stopper qu'il s'avance ! Ethan est déjà sur la porte, la main sur la poignée...

Mais je ne veux pas qu'il sorte. Ni de chez moi ni de ma vie.

Je me lance à sa suite, lui saisis le poignet et me rends aussi implorant et amoureux que possible. Rien de plus aisé. Je veux qu'il reste.

Le voir partir maintenant signifierait qu'il me quitte pour de bon, définitivement.

Je ne le supporterai pas.

La question que son père me posait tout à l'heure vient hanter ma mémoire. « Vous l'aimez ? »
Oui ! Oui, mille fois oui. Je t'aime Ethan... reste ! Les mots dépassent alors ma pensée. Je ferais ce qu'il faut pour qu'il demeure près de moi.

– Je t'en prie, Ethan, t'en va pas ! Pas comme ça. Reste ! Je... t'aime !

Des larmes coulent sur mes joues, discrètes, mais pleines de vérité.

Il me toise, me juge, et prend mon visage entre ses mains. Puis avec un regard en coin, un regard de défi à l'attention de son paternel, il me roule une pelle brusque, au point de fendiller ma blessure à la lèvre qui séchait. Incapable de le repousser, je me laisse docilement submerger par la sauvagerie de son amour. Qui, pourtant, à cet instant, n'en est pas. C'est de la frustration et une forme de bravade. Qu'importe !

Lorsque Darius père se détourne de nos embrassades, Ethan relâche son étreinte. J'ai le souffle court, me sens rougir, mais Ethan est toujours là, et la pression est retombée.

– Pourquoi t'es ici, Papa ?

Le commissaire se borne à contempler la nuit et ses lumières. De la double-fenêtre du salon, on aperçoit le port de plaisance. Les éclairages de la ville se reflètent dans le bassin en une myriade de feux-follets éblouissants.

J'adore cette vue. Le divisionnaire s'en accommode parfaitement. Le plus difficile pour lui est de soutenir le regard de son fils.

– J'étais inquiet ! Je te cherchais. J'ai cru que tu serais venu... te réfugier... chez Louka.

Il choisit ses mots avec soin, craignant de nous froisser.

– Voilà, c'est fait, tu m'as trouvé. On fait quoi maintenant ? On continue à s'enguirlander, se foutre sur la gueule, s'envoyer des vacheries...

– Je te demande pardon ! Je regrette... je t'aime, mon grand, et... merde... je...

Bien qu'il nous tourne le dos, on devine la confusion qui étreint cet homme. Ethan me regarde, semblant réclamer un conseil ou mon approbation, d'un mouvement sec de menton, je lui fais signe de le rejoindre.

Ces deux-là ont un abcès à crever.

Bon, la soirée promet d'être longue, mieux vaut prévoir la dose de caféine.

Au beau milieu de la nuit, un corps dénudé frissonnant se glisse sous ma couette. J'avais abandonné père et fils, vers les deux heures du matin, à la faveur de mon lit douillet.

Le longiligne corps musclé et adorablement détendu serpente sous les draps et se love contre moi. Le contact de nos peaux réveille mes sens endormis. Je feins malgré tout de dormir et ne bouge pas d'un millimètre. Jusqu'où Ethan est-il capable d'aller pour me provoquer ?

Couché en chien de fusil, je ne lui offre que mon dos et une chute de reins qui visiblement lui convient. Je le devine placé sur le côté, un coude replié sous la tête. Sa main libre se fait douce et entreprenante. Du bout des doigts, il dessine des cercles savoureux sur ma peau, suit la courbure de ma colonne, cajole mon épaule accessible... Une caresse en entraînant une autre, il descend inexorablement à la rencontre de mon anatomie dorsale ! Pudiquement ses doigts de velours s'éprennent de mes fesses et de la ligne limitrophe qui les distingue. Aussitôt, je me contracte.

– T'es réveillé ?

– T'es content de toi ? Ethan, il est plus de cinq heures, le houspillé-je par pure forme. Il se penche au-dessus de moi.

– Toi aussi, tu as l'air content de moi !

Trahi par mes sentiments, par un corps qui ne cesse de le réclamer, je lui souris. Il me prend le menton et m'embrasse avec une passion qui jusque-là lui faisait défaut. La fougue de ce baiser développe mon désir, les frissons m'inondent, ma main s'envole et enrobe son sexe amoureux. Notre désir devient incontrôlable. Lui et moi, sans cesser de nous embrasser, sommes les victimes d'une bestialité amoureuse. La quintessence de la luxure emplit la chambre. L'espace est saturé de nos râles jouissifs, nos bassins s'affolent... Ethan se déchaîne contre mes reins, imperceptiblement, sa virilité cramoisie me cherche. Peu à peu emporté par l'émotion et l'amour qu'il me voue, je lui autorise le passage sacré qui nous réunira.

– Maintenant ? me murmure-t-il.

– Maintenant, oui... mais je...

– Chut ! Fais-moi confiance... Je t'aime !

– Louka, grouille-toi ! Il en est à son cinquième texto. Il va finir par avoir une attaque !

– C'est bon, c'est bon, j'arrive ! Eh, Ethan ? hurlé-je du fond de la chambre, me battant avec cette

saloperie... de nœud de cravate.

– Quoi ?!

– T’as récupéré les alliances ?

– Oui. En fait... si tu continues à glander, il ne manquera que nous deux et les alliances à ce mariage ! Tu sais quoi ? Je crois que les mariés vont nous tuer ! Mon père, ça va, j’arriverai à gérer. Mais Sophie...

Couverture réalisée par Nathalie Ferry

Crédits images : Depositphotos

N° éditeur : 917089-36540

dépôt légal : septembre 2014

- [Page titre](#)
- [Le fils de...](#)
- [mon boss !](#)